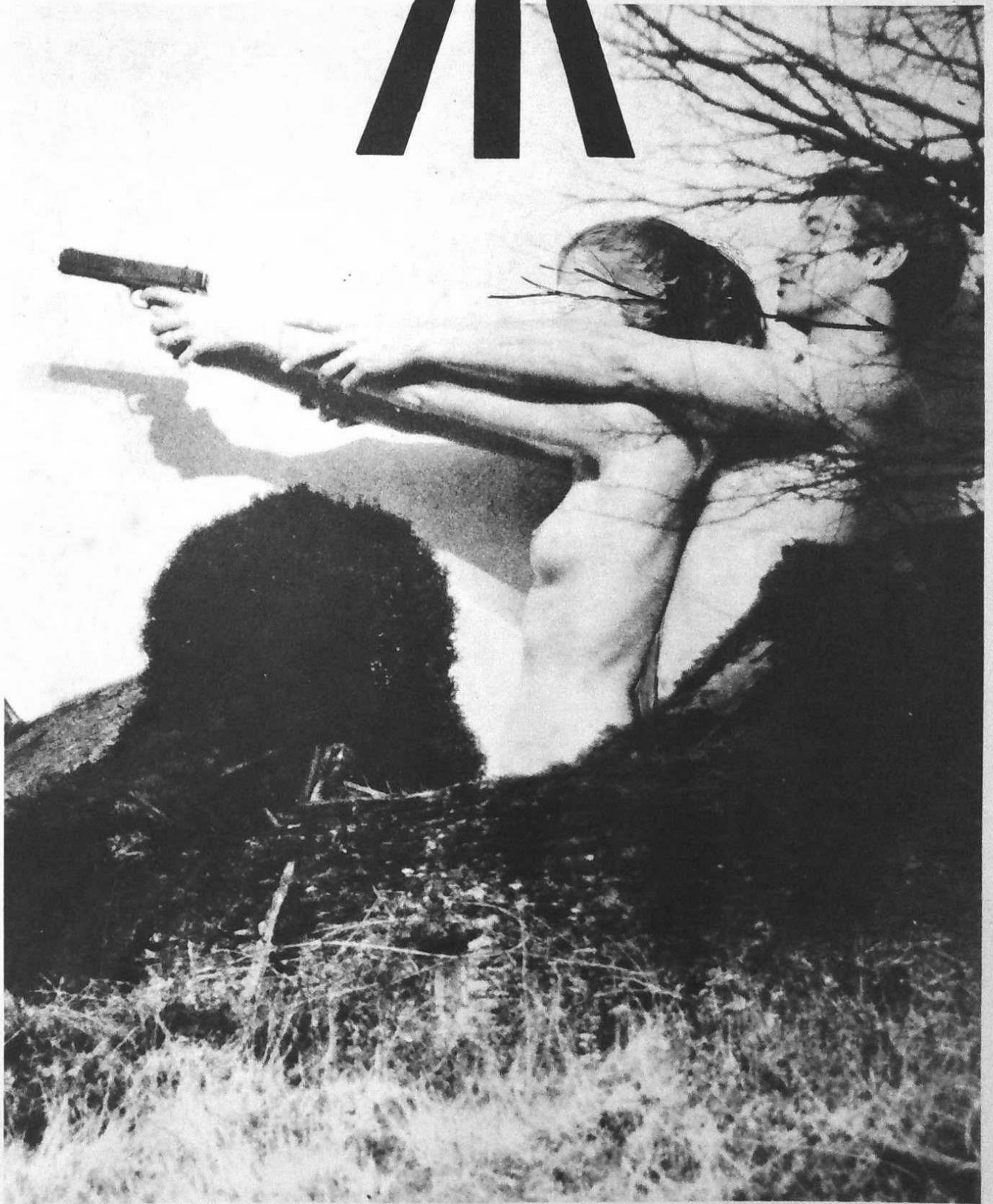
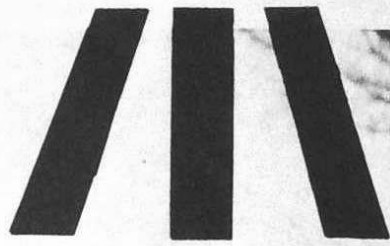


# DIASPAD

printemps 1983

N° 2

15f



**KELC'H MAKSEN WLEDIG**

édition en langue française  
pour information

Couverture:

"Dénudés des vieux oripeaux, debout au milieu des ruines, nous battre pour notre devenir". (Talvan)



Souriant, le Barde Gweltaz tire de l'arbre mort le "noir et blanc" de la volonté. Il y aura d'autres volontés, d'autres sourires et l'arbre reverdira.

Photos: Tillemon



Editorial ..... 2

abYusael Coutume et tradition..... 3

Kadvan Qu'est un druide ?..... 7

Philippe Jouet Doctrinales..... 12

apOulven Pour une méritocratie tolérante... 23

abLouzaouer Communisme et enracinement..... 25

Ar Rebedour La Goursez années séro..... 31

Yann Rousig La langue hongroise..... 34



Kelc'h Maken Wledig

Bureau provisoire

- Président Kadvan
- Secrétaire abLouzaouer
- Traçonnier An Dentour

Abonnement pour 4 numéros de Diaspad : 50 FF  
Adresser toute correspondance à :

DIASPAD  
15, rue de la Gaité  
75014 PARIS

Reproduction interdite, sauf accord du Bureau du Cercle.



# KELC'H MAKSEN WLEDIG

15, RUE DE LA GAITÉ 75014 PARIS



Une langue nouvelle est apparue en Europe ces dernières années: Le breton moderne ou "emsaveg" issu des travaux de l'emsav, mouvement d'une renaissance culturelle né en Bretagne au siècle dernier. Ceux qui apprennent cette langue sont de plus en plus nombreux. Ils montrent qu'ils veulent créer une société nouvelle dont l'emsav sera le lien interne le plus puissant qui peut les arracher à l'aliénation historique et culturelle. C'est dans ce but que le Cercle Maken Wledig a été fondé à Paris. Ils donnera des cours dès le mois de septembre.

## Une nouvelle association Kelc'h Maken Wledig (La Bretagne à Paris) 03/06/83

Il y a 1600 ans, l'armée romaine de l'île de Bretagne proclamait empereur son chef, Maximus, qui venait de vaincre les Pictes et les Scots. La situation de l'empire romain d'occident était critique: les barbares, sur tous les fronts, menaçaient le « limes » (la frontière) et l'incapable Gratien n'était qu'un jouet entre les mains de l'évêque Ambroise. Entraînant avec lui la jeunesse de Bretagne, il passa sur le continent, accompagné, dit la légende (qui n'est peut-être pas aussi mythique qu'on le croyait il y a encore vingt ans), de Conan Meriadek, son lieutenant. Pendant cinq ans, les Brittons veillèrent au salut de l'Empire, des rives de l'Armorique au Rhin. Ces troupes ne revinrent jamais en Bretagne, mais s'installèrent en masse en Armorique qui, depuis ce temps est devenue la Bretagne.

C'est pour commémorer le souvenir de la fondation de la nation bretonne que s'est créé le cercle Maken Wledig, nom sous lequel Maximus l'Empereur a traversé les siècles de culture galloise et, la tradition voulait que le débarquement ait eu lieu près de Sibiri, l'assemblée solennelle de fondation se tint au château de Kerouzer, le jour de la Pentecôte.

Kelc'h Maken Wledig est une association culturelle et traditionnelle d'études celtiques. Il entend mener un combat idéologique indépendant de toute affiliation partisane. Au dix-neuvième siècle, la prise de conscience bretonne fut provinciale, locale: au vingtième se développa un sentiment national, étroitement lié au trapézocèle breton: nous pensons que la Bretagne, qui n'est plus rien, sinon un terme géographique aux frontières contestées, ne pourra redevenir quelque chose, et elle-même avant tout, que si elle reprend conscience de sa vocation impériale qui fut le moteur des soldats de Maken. Comme eux, comme plus tard avec Navenec, créant le royaume breton par fidélité envers l'empereur contre lequel se révoltait le roi de France, nous inscrivons comme notre but suprême « la réappropriation de l'empire romain » que nous voulons celtique. Notre langue de travail est le breton, mais nous ne sommes pas au service de la langue bretonne: nous nous servons d'elle, ce qui est exactement le contraire de ce que font les associations culturelles innombrables qui prétendent la défendre. Nous sommes néanmoins conscients du fait que le caractère technique de nos travaux nous contraint d'utiliser un breton « élaboré » (c'est le sens du mot « sanskrit »), éloigné des parlers des ultimes locuteurs natifs et c'est pourquoi, outre un bulletin intérieur en breton, nous diffuserons notre pensée à travers des idiomes véhiculaires. Actuellement, notre revue, Diaspad (15, rue de la Gaité, 75014 Paris) est rédigée en français, mais des accords ont été passés pour une diffusion en allemand, italien et anglais par des cercles proches de nous.

Comme toute société traditionnelle, elle est hiérarchisée: les impétrants sont dits « mabnelion » (soit « disciples ») et ce n'est qu'après probation que l'on parvient à la dignité de « drev », forme d'évolution phonétique normale en breton de l'ancien celtique « drui ».

Les travaux, à ce jour, ont essentiellement porté sur la religion celtique ancienne et l'éducation de termes culturels de fondement, mais nous n'avons pas vocation à jouer le rôle d'une société d'histoire et d'archéologie: chacun des membres traitera de problèmes concrets avec lesquels il est familier de par sa profession.

Lors de la cérémonie de la Pentecôte, neuf « drevion » et sept « mabnelion » ont été reçus. L'âge moyen des impétrants est de trente et un ans, ce qui manifeste la jeunesse et la vitalité du cercle. Outre les réunions d'étude, un déjeuner-débat est prévu chaque trimestre sous le patronage d'une personnalité connue. Le premier fut ainsi présidé par l'écrivain et homme politique breton Olier Mordeu. Ces rencontres sont ouvertes à toute personne, bretonne ou non, qui en fera la demande à l'adresse citée plus haut.

Diaspad, 4 numéros 80 F, à l'ordre de Kelc'h Maken Wledig.

Pour obtenir une documentation plus complète, remplissez le bulletin ci-dessous et envoyez-le à.....

**KELC'H MAKSEN WLEDIG**  
15, RUE DE LA GAITÉ 75014 PARIS

NOM.....Prénom.....

Age.....Profession.....

Adresse.....

## Editorial

Le Cercle Maken Wledig fut créé dans le but de regrouper des membres de la *Breudeuriezh Drouized*, *Barzhed hag Ovizion Breizh*, préoccupés de l'insuffisance doctrinale de cette association, alarmés de la voir se transformer en société amicale de banqueteurs annuels et soucieux de la ramener à des errements plus sains.

Le bulletin *Diaspad* publie le résultat de leurs réflexions et travaux. A l'origine, il n'était destiné qu'aux membres du Cercle et à ceux du *Poellgor* de la *Goursez* et c'est ainsi que la première livraison ne fut adressée qu'à un nombre restreint de personnes.

En principe, selon la parole du Grand Druide, les *Poelligoridi* devaient, lors de leur synode, examiner les propositions de réforme proposées par le Cercle et, éventuellement, en tenir compte pour améliorer l'image de marque de la *Goursez*.

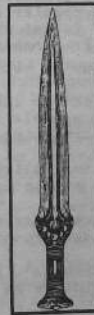
L'espoir que nous avions placé dans cette concertation interne est demeuré vain. Le Grand Druide et le *Poelligor* n'ont pas daigné nous honorer d'une réponse. C'est pourquoi nous avons décidé de diffuser dans le public la substance de nos travaux.

Nous ne désirons pas engager de polémique et demeurerons, tant que cela nous sera possible, *des deuides liñres dans nos clainières liñres*. Mais nous nous refusons et nous refuserons à vouer le moindre respect à des pratiques externes qui rappellent davantage *meurlarjez* qu'une vénérable société de pensée.

Nous avons une trop haute opinion des *Gorseddau* issues de la filiation de Iolo Morgannwg pour accepter de cautionner, fût-ce par notre silence, des singeries et une absence de réflexion qui ne peuvent que les déshonorer.

C'est pourquoi nous lançons, comme les anciennes lois des Brittons nous en font un droit et un devoir, cette *diaspad uc'h andon*, notre "cri au-dessus de l'abîme" afin que justice soit rendue.

## diaspad



Is tre fir flathemon fo- sfd sámí sube soad sádillí -sláini  
C'est par la vérité du souverain que celui-ci assure  
la paix, la tranquillité, la joie, l'aisance, le confort.

*Audacht Mórainn* 5 14

Ha pan vesta sav ha glaan  
queyt dustruya in tyan  
ol templys an falge dewov.

*Beunans Meriasek* 1718-21



## COUTUME ET TRADITION

La question soulevée par notre confrère abLouzaouer à Combourg a servi de point de départ aux quelques réflexions qui vont suivre.

Rappelons brièvement les faits : à l'initiative d'ablouzaouer, plusieurs membres de la Fraternité se présentaient à la *Goursez Digor* de mai 1982 dans une tenue vestimentaire assez inhabituelle pour cette cérémonie; au lieu d'arborer une tenue réglementaire, ils portaient un simple costume blanc et une écharpe à la couleur de leurs ordres respectifs. La réaction du *Poellgor* fut cinglante : maintien de la saie "traditionnelle", opposition à toute autre tenue et exclusion dudit abLouzaouer du *Poellgor*.

Les raisons invoquées par abLouzaouer en faveur de cette tenue nouvelle étaient, en substance, celles-ci : "Nous ne vivons plus à la même époque que les druides historiques, la saie est anachronique et peut être un obstacle à l'adhésion de personnes de valeur. Il faudrait adapter la tenue aux conditions de vie actuelles, sans rien renier de la tradition druidique et celtique". Il faut croire que le *Poelligorestimait* au contraire que c'était renier la tradition celtique que de ne point arborer la saie, puisque abLouzaouer était exclu de ses rangs le lendemain même.

Comme il n'était pas question d'avoir le moindre doute quant à la sincérité des convictions d'ablouzaouer, d'une part, et du *Poellgor*, de l'autre, il fallait donc en conclure que le mot "tradition" n'avait pas le même sens pour le premier et pour le second. Ces deux sens proviennent, semble-t-il, de la confusion souvent commise entre *tradition* et *coutume*. J'avais déjà évoqué cette confusion, mais sans approfondir la question, dans la conclusion de mon article de *Diaspad* n° 1, intitulé "L'Autorité culturelle", en écrivant : "Il me semble donc, en conclusion, que la *Goursez* a un rôle primordial à jouer, mais pour cela, il est nécessaire qu'elle se renove. Il ne doit pas y avoir confusion entre *tradition* (*hengoun*) et *coutume* (*henvoaz*). Tout ce qui, dans la *Goursez*, est conforme à la tradition celtique et bardique doit être, non seulement maintenu, mais développé et approfondi... En revanche, tout ce qui ressort de coutumes particulières plus récentes, et qui n'ont rien à voir avec la tradition celtique, doit être rejeté."

Il s'avère nécessaire de définir d'une manière plus précise ce qu'il faut entendre par *tradition* et en quoi celle-ci doit être distinguée de la *coutume*. Pour ce faire, on peut se référer d'abord à l'étymologie même du mot français *tradition*. Le latin *traditio* provient du verbe *tradere* (*trans-* + *da-re*) dont le sens premier est "trans-mettre, faire passer à un autre", d'où "livrer" (c'est ainsi que, par évolution phonétique normale, il a abouti au Fr. *trahir*).

Quatre acceptions sont envisagées par Littré pour le mot *tradition* :

1. Terme de jurisprudence et de liturgie : action par laquelle on livre quelque chose à quelqu'un. (Il donne comme exemple : "l'ordre de portier, dans l'Eglise, se confère par la tradition des clefs").
2. Transmission de faits historiques, de doctrines religieuses, etc., d'âge en âge, par voie orale et sans preuve authentique et écrite.
3. Particulièrement dans l'Eglise catholique, transmission de siècle en siècle de la connaissance des choses qui concernent la religion et qui ne sont point dans l'Écriture Sainte.
4. Tout ce que l'on sait et pratique par tradition, c'est à dire par une transmission de génération en génération à l'aide de la parole ou de l'exemple.

Retenons que le sens premier de *tradition* est *transmission*, *livraison*.

Quant au mot *coutume*, voici ce que Littré en dit :

1. Manière à laquelle la plupart se conforme.
2. Terme de jurisprudence féodale : Législation introduits par l'usage seul en certaines provinces, par opposition au droit écrit.
3. Manière ordinaire d'agir, de se comporter, de parler, etc.

(L'étymon de ce mot est le latin *consuetudo*, génitif *-dinis*, devenu en latin populaire \**cosuetudine* avec changement de suffixe. Il se rattache au verbe (*con*)*suescere* "s'accoutumer à". On le dérive, Ernout-Meillet\* 663, de \**swēdh-skō* "du groupe du "réfléchi" (\**swē-*) qui indique ce qui est propre à un individu, à un groupe d'hommes, etc.". C'est, à ce groupe, par exemple, qu'appartient le grec *ἥθος* "coutume, caractère", cf. *éthologie*. NDLR.)

En ce qui concerne les langues celtiques, les mots donnés par les dictionnaires comme équivalents, tant au français qu'à l'anglais *tradition* sont : en breton *hengoun*, litt. "vieux souvenir", en gallois *traddodiad*, du verbe *traddodi* "to deliver", en irlandais *seanchas*, au sens propre "antiquité".

Le mot breton littéraire *hengoun*, qui n'est pas attesté, semble-t-il, avant le 20. s. (cf. GIB 1259 : ENVB. = *Envoennou Beaj* de Vallée, 1926-29 et traduction des *Mabinogion* par Aboezen. NDLR.) est, selon toute vraisemblance, un néologisme et n'évoque qu'une *mémoire antique*; il ne contient pas l'idée de *transmission* qui se trouve, par contre, dans le gallois *traddodiad*, strict équivalent sémantique de *traditio*. L'irlandais *seanchas*, qui a l'avantage de ne pas être un néologisme, n'est que la *grande antiquité* et ne contient pas non plus l'idée de transmission.

Quant à la notion de *coutume*, elle est rendue en breton par les mots *boaz*, *henvoaz* ou *henc'hiz*, le premier terme *hen-* "vieux" n'étant utilisé que pour conférer une ancienneté particulière, soit à une habitude (*boaz*), soit à une mode (*giz*). (Ajoutons que ces formes en *hen-* sont aussi des néologismes de Mordiern et Vallée. Le moyen-breton comme le breton populaire ne connaissent que *kustum*, emprunté au français et *boaz*, celui-ci apparenté au vieil-irlandais *bēs* "coutume, habitude, manière d'être". NDLR.)

Il résulte de tout cela que la *tradition* doit être comprise avant tout, comme la *transmission* de quelque chose, ou le résultat de cette transmission, et que la *coutume* n'est qu'un *usage*, une *habitude*.

Or, une transmission implique nécessairement un *agent transmetteur*; en revanche, une habitude suppose une attitude purement passive et mécanique. En d'autres termes, la *tradition* est essentiellement *dynamique* et elle suppose une *conscience* et une *volonté*. La *coutume*, quant à elle, est de nature *statique*; elle se caractérise par l'absence de volonté et de conscience, en somme, par son *inertie*.

A partir de là, on peut donc définir une *tradition ethnique* comme la *transmission* à travers l'histoire d'un ensemble de *valeurs*, ou de *principes normatifs inhérents à une certaine vision-du-monde*, qui donnent une *forme* à la substance ethnique, et auxquels l'ethnie doit sa spécificité culturelle. En d'autres termes, la *tradition ethnique* est la *réactualisation permanente d'un mythe exemplaire*, fondement de la vie communautaire et de la culture, modèle et justification supérieure de tous les actes des hommes de l'ethnie.

Aussi, une *tradition* est, dans son essence, une *stabilité trans-historique*, puisqu'elle est *permanente dans le changement*; c'est aussi, on l'a vu plus haut, une *stabilité dynamique* : c'est une *force*

cadonnatrice, qui opère une mise en forme de la simple "nature" qui, en soi, n'est que chaos. Une tradition vivante doit être vue comme une *totalité organique*, et non pas comme une abstraction intellectuelle.

Bien que le mythe qu'elle transmet se situe au delà de l'histoire, elle se développe dans l'histoire et s'exprime dans le monde de la nature sous diverses formes. (Rappelons que, dans une vision non dualiste de l'être, celle des Indo-européens, l'esprit et la matière sont les deux pôles d'une unique réalité. L'esprit est le principe organisateur, ordonnateur, qui donne une forme à la matière. L'un et l'autre sont complémentaires, et non opposés, comme le prétend un certain monothéisme...).

Une tradition vivante, donc, n'est pas "désincarnée". Pour user d'une image, on peut dire qu'elle est constituée d'un *noyau* et d'une *écorce* : elle se perpétue, de génération en génération, en s'exprimant par des gestes, des rites, des cérémonies, qui en sont l'aspect extérieur, qui en sont les symboles sur le plan matériel, qui sont en parfaite conformité avec l'"esprit" de cette tradition, mais qui peuvent varier au cours de l'histoire. Elle peut s'appuyer sur des institutions et des formes d'organisation d'une très grande diversité et susceptibles d'adaptations multiples dans le temps et dans l'espace. Autant ces expériences particulières doivent être, en soi, considérées comme caduques et éphémères, car elles sont liées à des situations historiques dont il est peu probable qu'elles puissent se répéter, autant les *valeurs*, les *principes* correspondants conservent une actualité permanente.

C'est pourquoi, être fidèle à sa tradition ne signifie pas être fidèle à des formes particulières du passé, mais aux *principes*, aux *valeurs* qui s'expriment de manière différente selon les époques.

Les formes extérieures, les rites, les cérémonies, prennent toute leur valeur du fait qu'ils participent de la *totalité organique* qu'est une tradition vivante; mais une tradition peut dégénérer et perdre son "esprit", ou être détruite. Dans le premier cas, les mythes, les valeurs, les principes qui étaient véhiculés par la tradition finissent par être oubliés. En vertu du principe d'inertie propre à tout ce qui est "nature", ne subsistent plus que les aspects extérieurs de cette tradition qui, de symboles qu'ils étaient, tombent alors au niveau de *simples coutumes*, de *simples usages*. C'est ici que se produit la confusion entre la coutume et la tradition : la force de l'habitude fait qu'on continue à observer des rites, à pratiquer des cérémonies, dont on ne comprend plus la raison d'être : tout cela devient de la *superstition* au sens étymologique du terme.

Cette confusion présente un double danger pour une ethnie : -- D'une part, en pratiquant des rites et des cérémonies par simple *habitude*, c'est-à-dire d'une manière *machinale, mécanique, sans raison valable*, on adopte une attitude *passive*, dépourvue de la *conscience*, de la *volonté*, de la *force créatrice* qui sont le propre de la fidélité à une tradition. Cette passivité ne peut qu'aboutir à l'engourdissement, à la sclérose et, finalement, à la disparition de l'ethnie en question.

-- D'autre part, les adversaires d'une ethnie donnée ne manquent pas de profiter de cette confusion : Dans un premier temps, ils encouragent la confusion, en réduisant *volontairement* la tradition ethnique à ces usages et coutumes, ce qui a pour effet de détourner l'attention et de favoriser la passivité; dans un second temps, ils peuvent facilement, et avec juste raison, tourner en dérision ces coutumes faillées et anachroniques, confondues, à tort, avec la véritable tradition ethnique, pour faire obstacle à toute tentative de restauration de celle-ci.



Dans le second cas qui a été évoqué plus haut, c'est-à-dire quand une tradition a été entièrement détruite, quand il ne reste même plus de vestiges de rites ou de cérémonies, certains, sentant plus ou moins confusément que l'absence de cette tradition signifie que le groupe ethnique n'a plus conscience de lui-même et qu'il s'est désintégré, tentent de combler le vide laissé par cette absence. Ils cherchent alors à substituer à cette tradition quelque chose qui puisse y ressembler, au moins du point de vue des apparences extérieures; ils en font une parodie. Ils inventent ainsi de pseudo-rites, de pseudo-cérémonies. Ils croient que les apparences peuvent suffire à remplacer cette tradition disparue. Ils inversent ainsi la hiérarchie normale : jamais des coutumes n'ont pu créer une tradition; c'est au contraire la tradition qui crée des formes extérieures qui ne deviennent coutume que lorsqu'elle dégénère.

Comme dans le cas précédent, il y a dans ce désir de fabriquer une tradition à coup de pseudo-rites et de pseudo-cérémonies, confusion totale entre coutume et tradition, et les dangers sont les mêmes : passivité, obstacle à la restauration d'une tradition authentique.

Pour en revenir à la tradition druidique ancienne, personne ne croit sérieusement -- à part quelques celtomanes -- qu'elle ait pu se perpétuer jusqu'à l'heure actuelle, en particulier dans la *Goursez* dont l'origine est connue.

La tradition druidique ancienne a disparu en tant que telle quand les Brittons et les Gaels ont été convertis au christianisme. Il est possible que le catholicisme romain, sous les formes pratiquées naguère en Bretagne et en Irlande, et qui n'est, en fait, qu'un syncrétisme christiano-païen, en ait intégré certains vestiges, et il est évident que le folklore des pays celtiques en a retenu des résidus dégénérés, qui méritent d'être étudiés, certes, mais qu'on ne doit absolument pas prendre pour une tradition.

Quant à la tradition de Iolo Morgannwg, elle présente des ambiguïtés à bien des égards. Elle a l'avantage d'une certaine ancienneté, d'une certaine légitimité brittonique. Cependant, en dehors "idéalement" à la tradition druidique ancienne. Cependant, en dehors du fait que les "Triades théologiques" sont à manipuler avec précautions, la question se pose de savoir si on a affaire, dans les rites, cérémonies et costumes de la *Goursez*, à des *rites et cérémonies authentiques*, coutumes qui seraient des vestiges de formes extérieures de l'ancienne tradition druidique, ou si, au contraire, il ne s'agit là que de pseudo-rites, pseudo-cérémonies, pseudo-costumes, inventés de toutes pièces par Iolo au 18<sup>e</sup> siècle.

Dans le premier cas, il est évident que ces cérémonies, rites, costumes, &c., toujours susceptibles d'adaptation aux circonstances historiques, n'ont de valeur que s'ils sont la manifestation d'une *tradition vivante*. Dans le second cas, quelle raison valable aurions-nous de nous attacher à des inventions récentes, sans bases réelles, et dues à l'imagination d'un seul individu, génial, peut-être, mais, en tout cas, profondément influencé par le protestantisme et par son époque, le siècle des lumières ? C'est donc une *tradition authentique et vivante* qu'il s'agit de restaurer, pour que la *Goursez* exerce enfin une fonction d'autorité culturelle véritable -- et, du point de vue de cette restauration, je ne vois pas de meilleur point de départ que *l'étude et l'analyse en profondeur des textes mythologiques anciens et des faits linguistiques bretons*.

Alors, les rites et les cérémonies de la *Goursez*, ainsi que la tenue vestimentaire, deviendront la manifestation symbolique de la *réalité vécue* et perdront, par là même, tout aspect ridicule ou carnavalesque.



abYuzhael

## QU'EST UN DRUIDE ?

Un de nos amis, un des très rares profanes aussi qui reçurent communication de la première livraison de *Diaspad*, homme auquel, non seulement l'auteur de ces lignes, mais tous les Bretons, doivent de pouvoir encore se dire tels, qui, de surcroît, se peut prévaloir de l'insigne honneur d'avoir vu refusée sa demande d'admission comme membre de la Goursez -- pour cause de médiocrité, du Poellgor bien entendu -- nous écrivait que j'avais tendance à confondre notre bulletin avec celui de la Société de Linguistique de Paris. Je ne puis dire du mal de cette honorable association à laquelle j'appartiens depuis plus de quinze ans, et me dois de faire observer à notre ami que les propos tenus ici ne trouveraient pas place dans le BSL, car ce sont des rudiments bien connus de tous les membres de la Société et qui ne peuvent paraître nouveaux qu'à des savants (\*guides), même fidèles (\*dru-), aborigènes des landes à l'ouest du Couesnon. Nonobstant ces observations, je me propose donc de récidiver. Et, puisqu'il faut bien aller droit au but, de gloser sur le mot "druide".

Qu'entendons-nous lorsque nous prononçons ce mot ?

Les plus récents exégètes, et aussi les meilleurs, Françoise LE ROUX et Christian-J. GUYONVAREC'H en traitent longuement dans la seconde édition de leur ouvrage, pp. 35-38.

*Diaspad* n'étant pas (hélas !) le BSL, et, pour faire plaisir à Olier MORDREL -- *de illo enim illustriissimo loquitur uir* (pardon, Poellgoridi, j'oubliais que vous ignorez aussi le latin) -- je ne résumerai pas la querelle qui opposa les celtisants au sujet de l'origine de ce mot dans tous ses détails : reportez-vous pour cela aux études de Guyonvarc'h. Il suffira de dire que les anciens tenaient pour un apparemment au grec ὄρεον "chêne", que de plus modernes, à la suite de Stokes y virent un préfixe "indo-européen" intensif \*dru- suivi d'une forme de la racine \*weid- "découvrir, voir" \* (au parfait) "savoir" et que Thurneysen, qui l'avait d'abord admis, eut un repentir, parfois sévèrement critiqué, qui le fit, avec plus de moyens, revenir un peu à l'antique explication impliquant un rapport avec le "chêne". Néanmoins, Le Roux-Guyonvarc'h maintiennent un "prototype \*dru-wid-es 'les très savants'" dans leur ouvrage (p. 37).

Le malheur est qu'on chercherait en vain dans tout l'indo-européen un tel "préfixe" \*dru- \*\*\*très", qui devrait, d'ailleurs, être un préverbe. C'est pourquoi, il y a déjà bien longtemps, j'ai signalé, dans une revue bretonne qui avait une grande valeur lorsque Jean Piette, notre confrère Natrouissus-Arzel Even, la dirigeait, *Hor Yezh*, une étude d'Emile BENVENISTE, publiée dans le recueil *Linguistics Today* (New York 1954) intitulée "Problèmes sémantiques de la reconstruction" (pp. 131-144). Il s'agit, pour notre propos du § 8 (pp. 137-139) que, malgré sa longueur relative, je crois indispensable de reproduire pour la bonne compréhension du mot que nous analysons ou plutôt de son premier terme \*dru-.



"Quand, dans la comparaison des termes d'un groupe unitaire, on se trouve en présence de développements de sens qui se distribuent en groupes tranchés, on est souvent obligé d'indiquer dans quelle direction le sens a varié et lequel des sens a produit l'autre. Il faut bien alors se référer à un critère assez général et constant pour n'avoir pas besoin d'être à chaque fois justifié.

Un des critères les plus usuels est le caractère "concret" ou "abstrait" du sens, l'évolution étant supposée se faire du "concret" à l'"abstrait". Nous n'insisterons pas sur l'ambiguïté de ces termes, hérités d'une philosophie désuète. Il s'agit seulement de savoir si, même acceptés sans discussion, ils peuvent fournir un principe valable dans la reconstruction sémantique. Le meilleur moyen de les éprouver sera d'examiner l'application qui en a été faite -- inconsciemment -- dans un problème lexical d'assez grande portée. C'est le cas curieux d'une famille étymologique bien définie dans ses rapports formels, dont le sens se partage entre des notions très matérielles d'une part, morales et institutionnelles de l'autre.

Il s'agit du terme qui, en général, se rapporte à la 'fidélité' (*trust*) et qui, dans le Moyen-âge germanique, a eu une grande importance culturelle et sociale (cf. *trust*, *true*, *truce*, etc.). L'unité du sens dans les formes germaniques ressort de leur simple énumération. En gotique on a *trauan* 'προϊθελναι, être confiant', *ga-trauan* 'πιοτεροεθει, se fier', *trauains* 'πρωθρητιο, confiance', *trausti* (d'après le gén. *trausteis*) 'διδθηκη, pacte, alliance'; de plus, visl. *trús*, v.a. *trúon*, v.h.a. *trú(w)en* 'avoir confiance', dérivés de \**trúwo* dans visl. *trú f.* 'respect', v.a. *truwa* 'respect religieux, croyance', visl. *trúr* 'fidèle', au degré plein v.a. *treowian*, v.h.a. *triuwen* 'se fier'; un dérivé \**drou-sto-* donne v.isl. *traustr* 'de confiance, fort' et l'abstrait *draustya* dans got. *trausti*, visl. *traust* 'confiance', v.h.a. *trostr* 'fait de donner confiance, encouragement'; un adjectif \**dreuwō-* dans got. *triggws*, v.isl. *tryggr*, v.h.a. *gī-triuwi* 'fidèle' et dans le nom v.a. *treow f.*, v.h.a. *triuwa f.* 'fidélité'. Mais hors du germanique, les termes apparentés portent un sens tout différent, qui est du reste représenté partiellement en germanique aussi. Ils désignent l'"arbre", parfois spécialement le 'chêne', ou le 'bois' en général : gr. ὄρεον 'chêne', skr. *dāru-*, *dru-*, av. *dru-* 'arbre, bois', *drvaēni-* 'de bois', got. *triu* 'bois, arbre' (et les formes correspondantes, angl. *tree*, etc.), gall. *derv* pl. 'chênes', v.sl. *drěvo*, russe *derevo* 'arbre', lit. *dervà* 'bois de pin'.

Comment organiser cette distribution de sens, 'arbre' d'une part, 'fidélité' de l'autre, dans un ensemble de formes qui autrement sont bien liées ? Toute cette famille étymologique a été étudiée par H. Osthoff, dans un grand chapitre de ses *Etymologica Parerga* (1901) qui s'intitule significativement "Eiche und Treue". Il pose à l'origine de tout le développement morphologique et sémantique le mot indo-européen représenté par gr. ὄρεον 'chêne', d'où procéderaient les valeurs morales impliquées dans *Treue* et *trust*. L'adjectif got. *triggws*, v.h.a. *gītriuwi* 'gâteau, fidèle' signifierait proprement 'ferme comme un chêne'. Dans la mentalité germanique, le 'chêne' aurait été le symbole de la solidité et de la confiance, et l'image du 'chêne' inspirerait l'ensemble des représentations de la 'fidélité'. Depuis plus d'un demi-siècle, la théorie d'Osthoff passe pour établie; les dictionnaires étymologiques s'y réfèrent comme à une démonstration acquise (cf. WALDE-POKORNY 1.184; POKORNY 214). On croirait donc avoir ici le type d'une désignation concrète évoluant en notion morale : une institution aurait pour origine un symbole végétal.

Mais dès le premier examen cette construction révèle ses failles. Osthoff en mettant le nom du 'chêne' au point de départ de toute la dérivation, admet implicitement -- l'argument est essentiel pour sa théorie -- que le nom du 'chêne' est indo-européen. Or tout le dément. C'est seulement en grec que *dru-* signifie 'chêne'. Partout ailleurs le sens est 'arbre, bois' en général : hitt. *taru*, i.ir. *dāru-*, *dru-*, got. *triu*, etc., v.sl. *dráva* pl. En grec même, ὄρεον s'applique à un arbre (ç 167), au bois du navire (O 410),

au bois de la lance et à la lance. Bien mieux, le sens de 'chêne' que gr.  $\delta\rho\upsilon\sigma$  a dans la langue classique est secondaire et relativement récent : un scholiaste (ad A 86) savait encore que "les anciens appelaient  $\delta\rho\upsilon\sigma$  n'importe quel arbre ( $\delta\rho\upsilon\nu$   $\acute{\alpha}\kappa\acute{\alpha}\lambda\omicron\nu\nu$  et  $\pi\alpha\lambda\alpha\iota$ ...  $\kappa\acute{\alpha}\nu$   $\delta\acute{\epsilon}\nu\delta\rho\omicron\nu$ ). Le terme générique pour 'arbre' a dénommé l'arbre le plus important, le 'chêne', probablement sous l'action de croyances attachées aux chênes prophétiques de Dodone. D'ailleurs le nom commun de l'arbre, gr.  $\delta\acute{\epsilon}\nu\delta\rho\omicron\nu$  s'explique par un redoublement brisé, avec dissimilation, de \**der-drew-on* (cf. lat. *cancer* de \**kar-kro-*) et repose sur \**drew-* au sens d'arbre'. Tout confirme donc que \**drew-* désignait l'arbre en général, et que le sens de 'chêne' a été acquis en grec seulement. Cette limitation a une raison : le chêne ne croît que sur une partie de l'aire indo-européenne, dans la région médiane de l'Europe qui va de la Gaule à la Grèce septentrionale, non au-delà vers l'Est; de fait, il n'y a pas de nom indo-iranien du 'chêne'. Ainsi la démonstration d'Osthoff est atteinte dans son principe même; la signification qu'il croyait originelle se révèle tardive et limitée. Par suite la relation qu'il institue entre les notions perd son appui principal.

Il faut pousser plus loin et dénoncer un vice de méthode dans l'argumentation entière. Les relations morphologiques et la distribution des formes n'indiquent pas entre les termes qui dénotent l'arbre et ceux pour 'fidélité' une relation telle que les seconds dérivent des premiers. Ils se répartissent également dans chaque langue et relèvent les uns et les autres d'une même signification, qui se laisse reconstruire à l'aide de l'ensemble des formes attestées. On doit poser la base formelle comme I \**der-w-* II \**dr-eu-*, avec le sens de 'être ferme, solide, sain'. Cf. skr. *dhruva-* (pour \**druva-*, contaminé par *dhar-*), av. *drva*, v.d. *duruva-* 'ferme, sain' gr.  $\delta\rho\sigma(\rho)\omicron\nu$  \*  $\iota\omicron\chi\rho\rho\acute{\omicron}\nu$  Hes., v.sl. \**su-dorwa* > *súdravŭ* 'sain', Ru. *zdórov* 'sain', irl. *derb* ('*derwo-*) 'dûr', v.pr. *druwis* 'foi' (<'sécurité'), lit. *drũtas* 'ferme, puissant', etc. Ici se placent naturellement les membres germaniques de ce groupe tels que got. *traun*, *trausti*, etc. qui en dérivent tout droit et ont fixé en germanique la terminologie de la 'confiance'. Dès lors, c'est de cette commune signification que participe également la désignation de l'arbre'. A l'inverse du raisonnement d'Osthoff, nous considérons que le \**derwo-*, \**drwo-*, \**drew-* au sens d'arbre' n'est qu'un emploi particulier du sens général de 'ferme, solide'. Ce n'est pas le nom "primitif" du chêne qui a créé la notion de solidité, c'est au contraire par l'expression de la solidité qu'on a désigné l'arbre en général et le chêne en particulier : gr.  $\delta\rho\upsilon\sigma$  (gall. *derwen*) signifie littéralement "le solide, le ferme". Nous avons un parallèle en iranien, où l'arbre' se dit *draxta* (m. perse), *diraxta* (pers. mod.) qui remonte à av. *draxta*, adjectif de *drang-* 'tenir ferme'. La conception romantique du chêne inspirateur de la fidélité fait place à une représentation moins singulière et probablement plus exacte : le nom \**drŭ-* de l'arbre n'a rien de "primitif", c'est une qualification, qui, une fois attachée à son objet, en est devenue la désignation, et s'est trouvée séparée de sa famille sémantique; de là la coexistence de deux morphèmes devenus distincts tels que *tree* et *true* en anglais. On voit ici combien est fallacieux le critère du "ancêtre" et de l'"abstrait" appliqué à une reconstruction, et combien importante la distinction nécessaire entre la signification et la désignation."



On a vu que, dans ce texte, Benveniste ne fait pas même allusion au nom des "druides", mais son analyse éclairée, définitivement, semble-t-il, le problème. En effet, le thème III, au degré zéro, de le. \**derw-*

\**drew-*, soit \**dru-* est bien attesté dans les langues celtiques : il y a d'abord le NH *Drutalus* (ACS 1.1334; GPN 146s.; KGP 197s.), le galate *druva* (ACS 1.1331), notre *druidae* / *druidae*, à époque ancienne, tous mots que THURNYSEN, ZCP 16.276s. -- ayant reconnu l'inanité de sa vieille hypothèse d'un \*\**dru-* intenaif, KZ 32.163s. -- traduit, respectivement "Eichenstirn, Eichenhain, Eichenkundiger", c'est-à-dire par le nom du "chêne". Si cela est encore possible pour désigner le sanctuaire galate ("temple du chêne" ???), on observera que "au front de chêne" pour désigner un homme n'est guère satisfaisant. Lorsqu'on observe que métaphoriquement, les mots bretons *eneb*, *dremm*, *tal* sont plus ou moins synonymes et prennent le sens d'"honneur", "fidélité", &c. (et voir aussi les expressions mBr. et mdBr. *rag-eneb*, *rak-dremm*, *rakta*), on préférera une interprétation du genre "fidèle à son honneur".

C'est pourquoi il nous semble -- comme nous l'avions écrit il y a déjà longtemps dans *Hor Yezh*, que \**dru-wides* désigne des hommes, des prêtres, parce que prêtres et héritiers d'une longue tradition sacerdotale, "savent fidèlement", ont une connaissance fidèle à la tradition retransmise de génération en génération (voir, ici même, l'élucidation de *traditio* par ASYUZHAEI). Cette appellation répond bien à ce que l'on attend d'un homme de première fonction.

Le breton moderne *drouiz* n'a, évidemment, rien de très... breton. Selon le GIB<sup>2</sup> 665, il ne serait attesté que depuis les *Skella*. Sans doute est-il plus ancien : ne serait-ce que de la création de la *Coursez* en 1898, il est employé et on peut sans doute l'attribuer à la Villemarqué qui l'utilise dans le premier chant de *Barzhaz Breizh*. Ce n'est évidemment qu'un décalque du latin *druid*. Le dictionnaire de L'A-118, se contente de la traduction suivante : "*Druide à Druidae, Magicien à Magicienne des Anciens, sont totalement oubliés, Huricin, Huricinéfs*", ce qui est tout un programme pour les tenants d'une tradition druidique ininterrompue en Bretagne...

Le gallois *derwydd* "prophet, vaticinator, wise man; druid (in ancient Britain and Gaul)" GPC 923, attesté depuis le 13. s., provient de la même racine, mais avec des préfixes : \**do-are-wid-*. Ce mot était en usage anciennement en Bretagne, puisqu'on trouve en vBr. *dorguid*, gl. pithonius, que FLEURIOT, DGVB 150, interprète "devin, qui sait d'avance", sens plus proche de \**watis*, comme on le voit, que de \**dru-wis*. Le même estime que les préfixes sont plutôt \**do-ro-* que \**do-are-* (restitué d'après une lecture erronée du vBr. en \*\**darguid*). S'il avait survécu, ce mot aurait sans doute donné mdBr. *darouez*.

Le mot répondant exactement à \**dru-wid-* se trouve en vlr. *drui* qui signifie bien entendu "druide", mais aussi "magician, wizard or diviner" (OIT D-409). Il n'est pas inconnu des langues britanniques puisqu'on le trouve dans le gallois *drwy* où il désigne le "noirlet" et dans le mBr. *dreu*, *dreus* "joyeux", mdBr. *drev* "gai, joyeux, gric, un peu ivre" (DEBM 277; GMB 197; GIB<sup>2</sup> 661), ce qui prouve que les anciens druides ont dû laisser en Bretagne (comme leurs successeurs ?) la réputation de joyeux drilles... Sur tous ces mots, on lira avec profit GUYONVAREC H. *Ogam* 12.49-58.

Décidément, Taldir et ses illustres prédécesseurs Lemenik et Kaledvoulc'h n'avaient pas la main heureuse : des trois titres honorifiques, *drouiz*, *barzh*, *oviz* qu'ils ont choisis en breton, le premier est du latin macaronique, le troisième une retranscription barbare du gallois *ofydd* (où il est lui-même un contresens fait sur le nom du poète latin P. Ovidius Naso) -- l'oved qu'ils lui substi-



tuèrent parfois est aussi ridicule que le français ovate interprétant de travers la transcription grecque οὐδραίο (pl.) du latin uates --, quant au deuxième, dès le *Catholicon* au 15. s., on le traduisait "menestrier, iâgleur (jongleur)" et "mimologus".

Vous avez dit *essav* neurlerlez ? Comme c'est bizarre...

## Kadvan



Photo : Didier Lurminay

A propos de *Diaspad* 1.

"ABLOUZAQUER : Texte de fond indispensable, bien venu, base utile de discussion. () À mon avis, il est contreproductive d'attaquer le christianisme en toutes lettres : pas du tout le moyen de se faire comprendre, puisque, pour les gens, christianisme = moralité. Au premier stade il faut seulement parler d'intolérance religieuse pour la condamner, () ensuite rejeter la conception philosophique dualiste, ciel/terre, vertu/vice, bon/mal. Et seulement au niveau des spéculations religieuses, attaquer le problème monothéisme/polythéisme, religions révélées/religions expérimentées, traditionnelles. Cela va avec le niveau social triparti.

"ABYUZHAEI : () Quand l'auteur accuse S.A. de ne pas avoir compris que la première chose à faire était de relever le sentiment national, il étale son ignorance. Il n'y a qu'à se reporter au N° de Mai 1920 pour voir mon article "Pourquoi nous devons posséder le sentiment national". Le relèvement du sentiment national a toujours été mon souci primordial en matière d'action bretonne.

" JOUET : Bravo ! Extra ! Extrême richesse, originalité, courage, lucidité et j'en passe.

" Je forme des vœux pour que le nom de votre cercle soit écrit en breton national et traditionnel et non pas en patois léonard () Une seule forme au niveau de votre conception du breton, c'est *Makken Wledig*."

Olier Mordrel (21/12/82)



## DOCTRINALES

1.1 Construire une authentique communauté celtique suppose l'adoption d'une vue-du-monde parfaitement accordée à notre tradition. C'est ce qu'ont rappelé, entre autres, Kadvan et abfushael dans le premier numéro de *Diaspad*. Ne n qu'il s'agisse de recréer un passé révolu, mais nous devons en appeler à notre héritage pour établir dans le monde d'aujourd'hui la vérité de notre peuple.

Cela suppose que nous soyons capables de donner au milieu dans lequel nous vivons la forme particulière que nous lui aurons voulue. Ce n'est qu'en retrouvant les déterminations essentielles de l'État celtique que nous pourrions à notre tour construire le monde au lieu de le subir.

1.2 Dans cette tentative de construction -- et d'auto-construction -- nous disposons d'un recours essentiel : la "religion celtique" telle que les travaux des celtisants nous permettent de la connaître et que nous pouvons, légitimement, considérer comme notre patrimoine.

2.1 Qu'est-ce que la "religion celtique" ?

Le concept de "religion" tel que le comprend l'Occident moderne est bien insuffisant à décrire ce dont il s'agit. Nous pourrions aussi bien parler de "tradition" que de "système de pensée" ou de "mode d'être" et envisager l'ensemble des conduites par lesquelles une société se pense, se justifie et se perpétue et, plus essentiellement, les principes sur lesquels elle repose.

Dans une société de type *Aeliste*, dont chaque élément hiérarchisé ne se conçoit que par rapport à la totalité organique qui lui donne son essence, la religion est la force intégratrice indispensable. C'est elle qui assure à l'ensemble sa cohésion contre le chaos, par définition a-normé. Elle le fait par sa double fonction *ordonnatrice* (dans le groupe) et *stabilisatrice* (pour tout ce qui concerne les rapports du groupe avec l'extérieur, les dieux, etc.).

Justifiée par ses mythes, basée sur l'expérience reconnue -- et recherchée -- du sacré, la religion celtique n'est pas une sociologie, une morale, une poésie, une éthique. Elle fait l'unité de ces différents domaines que la pensée moderne a pris l'habitude de considérer séparément; elle en est le moteur et la raison. Nous verrons, à l'issue de cette étude, que les rapports avec les dieux sont d'abord des rapports avec la *vérité* qui constitue le monde et, pour ainsi dire, le "soutient".

2.2 Sources d'accès.

On distingue deux groupes principaux de sources, dont la nature commande l'interprétation :

- a) Les *textes classiques*, grecs et latins. Contemporains des Celtes à partir du 1<sup>er</sup> s. av. l'ère, ils sont assez nombreux mais de valeur très inégale. Les Classiques ont souvent déformé les données celtiques. Les Romains, en particulier, ont traité les légendes gauloises comme de l'histoire (ex.: le consul Postumius, Ambigatus).
- b) Les *textes médiévaux insulaires*. Ce sont, avant tout, les *scéla* (récits) de l'Irlande médiévale, compilation des récits oraux de l'âge préchrétien, dépourvus le plus souvent de tout commentaire druidique, mais parfaitement conservés dans leur

<sup>1</sup> Voir *Religion et mythologie des Celtes* (à paraître).



structure. Puis les récits gallois, fortement remaniés dans l'optique de la littérature courtoise, en particulier le *Mabinogi* et les récits que l'on y rattache.

On doit ajouter à ces deux catégories de sources les *inscriptions antiques* qui nous livrent tel ou tel nom divin, les *représentations figurées* qui n'ont pas grande utilité vu leur caractère très "classique", les survivances dans l'hagiographie, le légendaire médiéval, voire le folklore des sociétés celtiques contemporaines. Les ressources de l'archéologie sont minces et ne nous permettent en aucun cas de restituer un schéma mythique ou un concept théologique. C'est l'étude des textes qui permet seule la reconstruction d'un ensemble idéologique cohérent.

### 2.3 Méthode de reconstruction.

Il faut hiérarchiser les différents ordres de sources et se garder de tout réductionnisme méthodologique. Le primitivisme, le naturalisme, le psychologisme et le rationalisme façon A. Comte se trouvent en quantités égales dans les productions celtomanes et dans nombre de travaux érudits. Nous ne nous étendrons pas davantage sur les principes, qui ont fait l'objet de mises au point très claires dans (7)<sup>1</sup>. D'une façon générale, le respect du texte et la mise en évidence de ses nécessités internes doit primer les apriorismes extérieurs.

### 3. Caractères généraux de la religion celtique.

Ils sont semblables à ceux des autres "paganismes" européens :

a) La religion est une forme d'accomplissement d'une ethnies, le mode d'accès au sacré qui lui est propre, avec pour conséquence majeure que le savoir traditionnel ne s'exprime valablement que dans la langue du groupe.

b) Il s'ensuit une absence totale de prosélytisme, démarche qui reviendrait à briser le système général des références communautaires.

γ) Produit d'un peuple donné, la religion celtique s'adapte à toutes ses composantes sociales : druides, aristocratie, producteurs et techniciens manuels. C'est la société qui est porteuse du sacré. La démarche des prêtres ne vise pas à sanctifier un monde impur, mais à entretenir dans le monde la présence divine. Ses mythes reflètent donc naturellement le jeu des forces humaines, sans réduire les diverses conduites à un modèle moral unique. On peut dire que la vue-du-monde celtique est *conflictuelle et non-contradictoire*.

δ) Source et effet d'un vivre particulier, la spéculation de la classe sacerdotale ne vise pas à dévaluer ce monde. En vertu de la "religion de la vérité", l'acte et la parole doivent s'accorder parfaitement. La référence suprême n'est pas un dieu extérieur, mais la vérité du mythe, référence accessible comme le sont les dieux correctement invoqués.

ε) Il n'y a pas de sotériologie, de doctrine rédemptrice, d'angoisse du salut individuel. La conformité des êtres à leur vérité fonde l'ordre social et si la faute (vis-à-vis de la communauté) est connue, le péché (envers un dieu unique) ne l'est pas.

### 4. Les dieux des Celtes.

La notion de divinité (Ct. \**dewo-*) s'applique tant en Irlande

<sup>1</sup> Entre crochets, références à la bibliographie *in fine*.

que sur le continent à quantité d'êtres divins, aux surnoms très nombreux. Pour dégager les lignes de force du système théologique, on s'appuie sur le texte de César (BG 6.17) que l'on compare à la description des tribus divines *Túatha Dé Dánann* dans les récits irlandais des deux *Batailles de Mag Tuad*. On s'aperçoit alors que si le texte latin indique, sous des noms classiques, des fonctions divines (*Mercurius, Mars, Iuppiter, Minerva, Apollo*), ces fonctions recouvrent en fait celles des dieux irlandais.

Nous disposons aussi de la référence au schéma indo-européen traditionnel tel que l'a mis en évidence le comparatisme dumézilien. La comparaison de ce schéma et de la structure celtique permet de faire ressortir l'originalité de cette dernière et révèle les préoccupations dominantes des théologiens.

Nous donnons maintenant un tableau de cette structure :

#### a) Par référence au modèle indo-européen.

On sait que les Indo-européens ont pour habitude de penser la société comme le produit de trois "fonctions" complémentaires : la Souveraineté juridique et magico-religieuse, la Force, principalement, mais non exclusivement, guerrière, la Production / Reproduction, domaine de la quantité et des valeurs qui lui sont attachées. La conception de l'univers et de l'individu utilise la même doctrine tripartite que les mythes de tous les peuples indo-européens mettent en oeuvre. Les dieux celtiques se laissent répartir selon cette structure :

I SOUVERAINETÉ	JURIDIQUE <i>Dagda (Eochaid)</i> dieu des contrats et de l'amitié. Gl. <i>Succellos</i> "le bon frappeur" César : <i>Iuppiter</i>	MAGICO-RELIGIEUSE <i>Lug</i> Gl. <i>Lugus</i> César : <i>Mercurius</i>
II FORCE, CLASSE GUERRIÈRE	ASPECT GUERRIER <i>Ogme</i> Gl. <i>Segomo, Caturix, Belatucadros, &amp;c.</i> César : <i>Mars</i>	ASPECT ROYAL <i>Nuada</i> <i>Nodons</i> (cf. <i>Br. Nuz</i> en Bretagne). Gl. <i>Albiorix, &amp;c.</i> César : <i>Mars</i>
III PRODUCTION	ARTS & TECHNIQUES <i>Diancecht</i> <i>Goibniu</i> César : <i>Apollo</i>	FÉCONDITÉ, AGRICULTURE Pas de représentant au plus haut niveau César : <i>Minerva</i>

Mais ces filiations indo-européennes supportent des particularités qui sont dues soit à des innovations, soit à la conservation de traits plus anciens. On les met en évidence par :

#### β) L'étude interne du panthéon celtique.

-- On s'aperçoit alors que *Lug*, tout en présentant un aspect varunien bien marqué (en particulier dans *Cadā Mag Tuad III*) *transcende tous les autres dieux* dans l'urgence de la bataille. Il est le *samildénach*, le "polytechnicien", comme le "Mercure" gaulois est pour César l'*omnium inventor artium*. Nous pensons que la "suprématie" de *Lug* vient de la particulière importance prise dans la pensée celtique par les thèmes *ogams* et la notion de *mediatio*. Nous

pensons aussi que Lug présente certains traits de l'Aryaman indo-iranien, comme protecteur de la communauté à l'heure du péril et comme surveillant des échanges de tout ordre à l'intérieur de celle-ci.

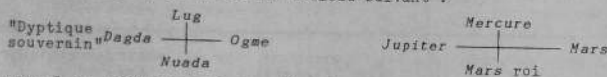
-- On reconnaît dans l'Ogmios de Lucien le possesseur de la magie sombre du *dieu-dieu*, maître de la chasse sauvage, caractère qui lui vaudra la "paternité" de l'écriture ogamique. La guerre est inséparable pour les Celtes de sa dimension spontanée, manifestée au plus haut degré par le héros (rien à voir avec l'ordonnement de la légion). Le nom d'Ogme dériverait d'un emprunt au grec *ὄμιος* "voie, sillon", peut-être réalisé sur le continent, mais le concept est ancien.

-- Le *Dagda* "bon dieu" est le dieu des druides et l'on en peut rapprocher le *Taranis* "tonnerre" gaulois. Il est maître de la manifestation et l'on pense au rôle du "Ciel-Diurne", le plus grand des anciens dieux indo-européens.

-- L'Apollon celtique (*Oengus, Mac Úc; Maponos / Mabon*) dépasse de beaucoup le rôle d'un simple médecin. Dumézil a montré qu'il équivaut au *Iuventas* latin, dieu de la jeunesse.

-- Le souvenir des plus anciennes divinités indo-européennes demeure : les astres et les éléments peuvent servir de garants à un contrat, intervenir pour châtier un parjure.

Dès lors on dresse le tableau suivant :



auquel on ajoute une figure féminine, non pas indifférenciée, mais entretenant divers rapports avec chacune des trois fonctions. Il faut ici se débarrasser de l'illusion de la "Déesse-Mère". Les textes irlandais nous présentent beaucoup plus souvent des *déeses guerrières* que des productrices et les déesses gauloises portent le plus souvent des noms guerriers ou royaux : *Cassibodua* "corneille du combat", *Belisama* "la très brillante", etc. Quant à la reine *Wend* des *scèles*, elle est tout simplement l'"Ivresse" sacrée de la souveraineté indo-européenne et sa principale occupation est de vérifier la capacité des rois.

##### 5. Le devenir du Peuple.

Tout ce qui a trait au devenir des hommes du clan s'exprime dans les *mythes* qui exposent les actions divines, modèles et raisons des actions humaines. Les mythes dévoilent les figures essentielles de la vue-du-monde celtique : rois, druides, héros, démons.

###### a) Cosmogonie.

La légende gauloise de l'"Oeuf de serpent", rapportée par Plin, évoque le thème de l'"Oeuf du monde". Le *Lebor Gabála* irlandais est un *Livres des Conquêtes* qui raconte les "prises" successives de l'Irlande par cinq peuples mythiques :

- La race de *Partholon* : pas de survivants.
- La race de *Nemed* "le sacré".
- Les *Fir Boig* guerriers.
- Les *Túatha Dé Danann* "tribus de la déesse Dana", dieux de l'Irlande.
- Les *Goidels*, "fils de *MII*", soit le peuplement actuel de l'Irlande.

Un schéma analogue se retrouve dans l'*Historia Brittonum* de Nennius.

Avant ces vagues d'invasion, *Cessair* fille de *Birch* habitait l'Irlande qui attendait ses possesseurs légitimes : la Souveraineté préexiste aux souverains qui l'actualisent. Dans toutes ces invasions se reproduit le même scénario : lutte contre les *Fomores*, puissances sombres de l'informe, organisation de la vie (défrichement, irrigation, etc.). La lutte des *Túatha* contre les *Fir Boig* et les *Fomores* exprime le thème indo-européen des *guerres de fondation* : au terme du combat, un accord est conclu avec le "mauvais roi" *Bres* qui, vaincu, s'engage à assurer la prospérité de l'Irlande. La conciliation des fonctions est la leçon sociale du mythe. Elle est conforme à l'idéologie de la société organique.

Nous sommes surtout frappés par le caractère régulier de ces invasions, par l'incessant mouvement du devenir historique qui les produit, le caractère immuable de la nature et des techniques du Pouvoir : les peuples passent, la Souveraineté reste. Le schéma des "vagues de peuplement" exprime une loi éternelle : celle de la lutte et de ses nécessités, loi non pas *extérieure* aux peuples qui la manifestent, mais *produite* par leur activité même. En ce sens, ce qui se trouve exalté dans le *Lebor Gabála* est beaucoup moins l'enchaînement inévitable des faits historiques que tout ce qui concourt à fonder le groupe et à lui assurer sa légitimité. Une telle mythologie ne traite donc que secondairement du Devenir, elle vise avant tout à comprendre ce qui stabilise une société. La mythologie germanique du *Ragnarök* est autrement pessimiste et finalisée.

###### 8) Au centre de la Permanence du Peuple : le Roi.

L'institution royale est au centre de la réflexion des mythes : *Lug* est un roi, la grande épopée *Táin Bó Cúailnge* est un conflit de souveraineté, le mythe breton par excellence est celui d'Arthur.

Mais qu'est l'institution centrale de la Royauté dans un peuple ignorant les lois de l'Etat moderne et organisé en clans rivaux ? Le roi assume les fonctions suivantes :

- 1<sup>RE</sup> FONCTION : interprète de la tradition auprès du peuple et, comme tel, agent de la classe sacerdotale, en particulier dans le domaine juridique, pacificateur, rassembleur de ses sujets (lors des grandes assemblées), époux de la Souveraineté.
- 2<sup>ME</sup> FONCTION : garant du succès militaire, bien qu'il ne combatte pas ; élu par la Souveraineté guerrière.
- 3<sup>ME</sup> FONCTION : cause d'abondance, distributeur des biens, époux de la Terre (*Talithu, Carsan*).

Le roi fait donc la médiation entre les dieux et les hommes. La province de *Mide*, centre des quatre autres, est celle de l'institution royale : il y a une équivalence symbolique du roi, du Centre ("Omphalos gaulois") et de l'arbre (cf. le récit de la *Fondation du domaine de Tara*).

###### γ) Ceux qui savent fidèlement : les Druides.

L'ouvrage de F. LE ROUX et Ch.-J. GUYONVAREC (8), nous dispensera de nous étendre longuement sur ce sujet. Disons seulement que la finalité de l'institution druidique, complément indispensable de la Royauté, est d'entretenir l'Ordre du monde en maintenant fidèlement le savoir traditionnel et en maintenant le contact avec les dieux par les techniques appropriées.

La connaissance des druides vient d'une réflexion particulière de *deorum immortalis* ut ac potestate "sur la puissance et les attributions des dieux immortels" (BG 6.14.6). C'est là qu'ils trouvent les principes de leur activité et qu'ils *incantent* les forces sociales en fonction de leur doctrine. Mais qu'est la "réflexion" druidique, où se fait le contact avec les dieux ?

## 6.1 Le Sid, Siège des dieux.

Le Sid "siège, demeure" des dieux, "paix", est ce qui baigne le monde des hommes. On y accède par les tertres ou par voie maritime. C'est la demeure des dieux. Il est, à la fois, *héritique* et *dan-geneux* : bénéfique à qui connaît les conditions d'accès, fatal à qui les ignore. Ce double caractère, que lui confère l'imperfection humaine, se marque dans divers récits : tantôt un héros y gagne des richesses immenses (*Wera*), tantôt il trouve la mort lors du retour sur terre (*Nechtan* fils de *Collbran*, compagnon de *Bran*). En principe, la contemplation des trésors du Sid est réservée à l'individu qualifié ou à l'élu, que vient chercher une belle messagère ou un oiseau merveilleux (cygne). La métaphore amoureuse traduit alors l'attrait invincible du Sid.

Dans tous les textes, c'est du Sid que viennent les qualités qui transforment l'individu en personne : Mongan est élevé par Midir dans le sid et devient roi; le premier père de Cúchulainn est Lug "dans les sids"; le jeune Lugaid est élevé à la royauté par des oiseaux qui appartiennent à son père céleste; c'est dans le sid que Cormac rencontre la Souveraineté et le dieu des rois, Lug. Conformément à la nature des dieux, représentés comme des êtres personnels, le sid est le lieu où la concentration de valeurs atteint son période, c'est un *aisceoin* *inépuisable de puissance*, à l'image de ce chaudron d'abondance, prototype du Graal médiéval.

Nous pourrions nous risquer à qualifier le sid de "domaine de l'être" si la pensée druidique opposait un "monde des idées", parfait en soi, à un monde terrestre de moindre valeur. Mais ce serait une vue par trop proche de la métaphysique platonicienne et sensiblement inexacte. La perfection du sid n'est pas ce qui dévalue ce monde et en détourne les sages, elle est ce qui *informe en permanence* le monde, sa condition d'existence. On peut toutefois se demander si la contemplation des beautés du sid n'a pas abouti à détourner de la présence dans les files bretonnes d'"hommes passant pour sacrés aux yeux des Bretons" (Plutarque, *De defectu oraculorum*, 18), et dont la fonction principale est le service divin et la "philosophie". La contemplation de l'immuable et de l'ineffable (le sid ne peut jamais être décrit que négativement : "sans maladie, sans mort, sans faiblesse...") devenant la fin ultime de la réalisation spirituelle.

Ajoutons que cette "exploration" du sid va de pair avec une certaine exposition aux éléments, qui n'est pas sans anticiper les pratiques des moines irlandais et les navigations hasardeuses des *echtrae* et *imramas* et l'on comprendra que le druide, initié vraisemblablement dans une île (la Bretagne pour César, BG 6.13.11), use à son gré des éléments : le *Siège de Daun Damphulae* décrit une bataille de druides mythiques où Mog Ruith fait et défait à sa guise le monde sensible. Ainsi se trouve confirmé ce que nous disions supra : le pouvoir de lier le monde et de l'organiser appartient aux druides et ne s'acquiert que dans le sid.

Il est donc normal que le temps sacré (fêtes, en particulier *Samain*) et l'espace sacré (*anneton*, clairière ou temple, représentent l'Autre Monde et permettent la circulation des influences divines pour le plus grand bien de la communauté des vivants (ceux qui participent à l'ordre du *bitu*). L'exclu est en état de mort spirituelle, donc sociale.

6.2 Il est également inévitable que le sid, origine des qualités, soit le lieu où elles se résorbent après la mort : "la mort est le milieu d'une longue vie (Lucain, *Pharsale*). Un roi usé comme Muircertach retourne au sid, incapable de résister à l'attrait de Sin, "nuit d'hiver, soupir de vent"; Arthur vaincu retourne en Avalon,

l'île merveilleuse. De même que tout vient du sid, tout y retourne. L'ensemble des âmes forme les *anson* : la tradition bretonne est ici remarquablement fidèle à l'antique doctrine.

Le sid est bien, ainsi que l'a reconnu Françoise LE ROUX "la source de la nécessité cosmique" ("Les îles au nord du monde", Hommages Grenier, *Lafont*, Bruxelles 1961). On explique aussi par là que les Celtes soient "fils de *Dis Pater*", le dieu de la mort (BG 6.18.1 : *Galli se omnes ab Dite patre prognatos praedicant*). La mort n'est que le retour à la primordialité du sid. Il est impropre de parler de "réincarnation" ou de "transmigration" dans la mesure où ce "voyage" vers le sid ne concerne que ce qui, dans l'individu, dépasse son individualité. Le sid n'est pas en effet soumis aux conditions de l'existence humaine : ni le temps ni l'espace n'y règnent, il n'a ni saisons ni limites propres. C'est cependant dans ce monde omniprésent mais difficilement accessible que se contracte le lien de *veinli* qui justifie le monde sensible et la doctrine sociale.

Les *Echtrae Cormaic* ou *Aventures de Cormac* montrent le héros à la recherche de sa famille enlevée par les gens du sid. À son retour, il reçoit d'eux en cadeau une branche qui produit une merveilleuse musique (la musique vient de l'Autre Monde) et une coupe de *vérité* qui n'est pas sans évoquer le *Nart-amongwe* ou "Révélateur des Nartes" de l'épopée ossète. Lieu de vérité, le sid est la base du monde, comme l'*artavan/assavan* des Iraniens.

C'est en vertu de leur connaissance du sid que les druides fixent les lois, édictent les *gessa*, les "injonctions rituelles" qui ensèrent les âmes et les choses dans un réseau subtil de contraintes qui les orientent vers leur plus grande efficacité. Ainsi Cúchulainn, le héros d'Ulster, a-t-il reçu l'interdit de manger de la viande de chien. Mais, pour obéir à une autre *geis*, il se trouve contraint de violer cet interdit alimentaire : pris entre deux choix il sait que sa mort est proche, en même temps, l'instant de sa plus grande gloire, la "révélation de sa vérité".

## 7. La fin de la religion celtique.

La fin d'un monde où religion, pratiques sociales, langage, sont étroitement interdépendants et s'entre-tiennent mutuellement, ne laisse rien subsister : qu'un des éléments vienne à manquer, tout s'effondre. C'est ce qui est arrivé en Gaule. Admettons cependant que les druides, qui savaient écrire, n'aient pas éprouvé le besoin de "sauver" leur tradition par l'écriture. Ils le pouvaient, ils s'y sont refusés, probablement en pleine conscience. L'usage de l'écriture, vecteur privé de vie, à fins d'enseignement aurait entraîné le bouleversement total du système et la destruction des conceptions traditionnelles du mythe, du temps et de l'histoire. Le problème est ici encore celui de la vérité. Comme l'a montré G. Dumézil, "La Tradition druidique et l'écriture : le vivant et le mort" (Paris 1982), les dangers de l'écriture sont de mauvaise application et de non-diacronisme. Son usage suppose une évolution radicale des usages sociaux. C'est cette destruction que la classe sacerdotale, probablement ébranlée par les troubles de la Gaule précédant, n'a pas voulu entériner, tout en pressentant son inéluctabilité.

En Gaule comme en Bretagne, la conquête romaine ruina donc totalement la possibilité même de la conservation du druidisme. Le culte officiel de l'empire fut le signe des temps nouveaux et le christianisme le remplacera à son tour, achevant de ruiner ce "paganisme" provincial et les derniers débris de la langue gauloise.

Reste la conversion de l'Irlande.

Il serait téméraire, dans l'état des connaissances, de fixer une cause unique, ou de prétendre citer toutes les "causes", de la

conversion irlandaise. Il suffit que le point de rupture se résume en une action unique : la prédication de saint Patrick. On est en droit cependant de proposer quelques éléments de réflexion :

a) Peut-on parler d'une "évolution interne" de la religion celtique qui aurait préparé la christianisation ? Rien ne le prouve. L'attitude qui vise à faire du christianisme le dépassement et la justification ultime de toutes les autres religions n'est que la justification, a posteriori, d'une expansion menée à bien. Mais on peut postuler que le 5<sup>e</sup> siècle marque pour l'Irlande un seuil historique et culturel important et que la réflexion de la classe sacerdotale s'y trouvait confrontée à des problèmes nouveaux nécessitant des solutions efficaces. En particulier, l'accroissement du rôle, initialement magique, de l'écriture entraînait une redéfinition de notions fondamentales ayant trait à la vérité, au rôle de la parole, et donc à celui des prêtres et de leurs techniques. Il est possible que se soit manifestée, au même moment, une attitude intellectuelle jusqu'alors contenue. F. LE ROUX a cité (S. 36 n. 22) l'objection faite aux druides par Conla Cainbreach : ils ne peuvent changer le cours des astres (*Ancient Laws of Iaceland* 1.22). Comment la notion de "création" du monde par le pouvoir druidique fut-elle comprise sur les derniers temps de l'Irlande préchrétienne ? Georges DUMÉZIL a cité (*loc. cit.*) le récit irlandais relatif au "jugement de l'épée de Cormac" (WINDISCH, *Irish Texts* 3.199-202) : convoquant l'épée d'un otage, l'intendant de Cormac fait en secret graver son nom dans la garde de l'épée. Puis il engage un procès à l'issue duquel l'épée lui est attribuée, le nom gravé servant de preuve. Le texte ajoute cette réflexion révélatrice : "C'est alors que le Mort témoigna par dessus le Vivant, en ce que fut attribuée récompense (c.-à-d. primauté à l'écrit)". "Morte, commente Dumézil, *marb, úmrocc*, l'écriture peut servir au mal comme au bien; en mainte occasion elle trahit et se retourne contre le "vivant" qui ne peut lutter contre elle. Ce texte vénérable exprime-t-il le regret d'un poète pour le temps heureux où son Ordre avait le monopole des jugements ? (...) En tout cas, sa réflexion va dans ce sens, qui rejoint celui de l'épisode plus plus important du "cycle de Cormac", le récit de sa défaite à la suite d'une mauvaise querelle qu'il a cherchée, comme grand roi, à son vassal le roi de Munster : Cormac entreprend cette campagne contre l'avis de ses druides, qui la déclarent injuste, et sur le conseil de son intendant qui trouve une argutie pour la justifier; cela l'entraîne à persécuter ses druides et, d'excès en excès, au désastre : il a su le tort de frauder, pour la Lettre, contre l'Esprit. Ces diverses traditions gardent peut-être le souvenir d'efforts faits par le Pouvoir Temporel pour s'affranchir de la tutelle juridique des Druides et des Poètes."

β) Sur quels points le christianisme était-il, au moins d'un point de vue extérieur, compatible avec certaines formes traditionnelles de l'Irlande ?

L'*Histoire de Tuan fils de Cainell* (22.146-156) nous montre saint Finnen recueillant de la bouche même de Tuan la plus ancienne histoire de l'île. On peut remarquer dans nombre de textes irréprochablement chrétiens que le Christ est présent comme un "roi" puissant et lumineux. Il rejoint la figure rayonnante du souverain celtique et du Lug médiateur de toute la société. Possible au niveau de la métaphore, le rapprochement l'était-il à celui du concept, et au prix de quelles ambiguïtés ?

Nous terminerons sur ces interrogations. Une innovation théologique, une modification du rapport de l'homme à ses dieux, une ouverture sur l'extérieur, l'adoption de nouvelles références intellectuelles, tout cela peut résulter de bien des événements, matériels et spirituels dont, pour l'Irlande, nous n'aurons pas le détail.

Nous ne saurons jamais à quel accomplissement intérieur parvenaient les solitaires des îles occidentales que nous décrit Plutarque : "ce n'est pas en effet uniquement en songe, ou par des visions symboliques, que beaucoup de ces insulaires voient des démons et conversent avec eux, c'est face à face."

## 8. Conclusion.

Nous n'avons pu, ni voulu, aborder tous les points importants. Nous préférons joindre la bibliographie élémentaire qui permettra à chacun de nous de se familiariser avec ce qui nous a établi, durant de nombreux siècles, dans notre vérité.

Nous insisterons seulement sur ce qui nous a le plus frappé dans une fréquentation déjà ancienne de ce trésor.

C'est d'abord, la remarquable cohérence de tous les textes irlandais, d'où est absente toute fantaisie, tout individualisme : sous le brillant spectacle des batailles divines, c'est un monde qui se bâtit; sous l'apparente innocence des détails, ce sont des exclusions qui se forment, des limites qui se précisent. Rien n'est laissé au hasard. Une hiérarchie minutieuse, assortie de subtiles clauses de droit, règle les rapports de la société. Comme dans la Rome archaïque, la structure sociale est complexe et la pensée concerne avant tout le destin de la communauté nationale. L'eschatologie est faiblement marquée; elle existe mais n'est pas vécue sur le mode tragique qui caractérise le monde germanique. Pourtant, si bien des traits rapprochent l'édifice celtique de Rome, les Romains ont avec leurs dieux des rapports plus prudents. C'est le trait le plus frappant de l'ancien monde celtique que la pensée de sa classe sacerdotale -- riche, subtile, nuancée -- ne se soit jamais tournée contre le monde, mais l'ait constamment et sans réticences, aidé à se reproduire selon le modèle originel. Les visions de décadence ne manquent pas pourtant; c'est l'une d'elles que chante la *Bodó* à l'issue de *Cath Maighe Tuineadh*. Mais tous ces gouffres ouverts devant les Túatha sont conjurés par cette affirmation permanente, sans cesse reprise dans tous les textes : les valeurs fondatrices du monde sont éternelles, la Souveraineté épouse tous ceux qui possèdent la légitimité et la force nécessaires à sa conquête. Un peuple vient, un autre paraît et le chasse : telle est la vie. Mais dans la profondeur des tertres, au fond de la mer, dorment les joyaux sacrés d'Irlande et, dans les îles au Nord du Monde, où les Tribus divines regrettent leurs "talismans" sacrés. La mort elle-même n'est que passage, retour à ce rien sur lequel repose le monde et d'où reviendra, un jour, le roi Arthur.

Ce que nous apprend la "spéculation" druidique, c'est qu'il est possible de penser, et de penser très haut et très intensément, sans que l'intellect devienne pour autant le contempteur de l'âme du monde; qu'il est possible de trouver les Dieux : il suffit pour cela de se risquer; que l'homme est un tout, et que la transcendance d'un seul réalise celle du peuple tout entier. Il y a dans notre héritage l'un des plus formidables produits de la pensée indo-européenne.

La religion celtique est ce par quoi nos ancêtres ont arraisonné le monde et choisi, dans le non-sens de l'histoire, la voie droite de leur destin. Elle reste la demeure royale où leurs Dieux siègent encore, là où peuvent toujours les rejoindre les hommes de notre élan.

Philippe JOUET



1. Etudes
- (1) Jan DE VRIES  
*Keltische Religion*, Stuttgart 1961, dont  
*La Religion des Celtes*, Paris 1963, est une traduction,  
par L. JOSPIN, fautive et inutilisable.
- (2) Mircea ELIADE  
"Celts, Germans, Thracians and Gauls", chapitre 21 de  
*l'Histoire des croyances et des idées religieuses*,  
2, 5 163-172, pp. 136-151 et 433-440, Paris 1878.
- (3) Françoise LE ROUX  
"La Religion des Celtes", in *Histoire des Religions I*,  
Encyclopédie de la Pléiade, Paris 1970, pp. 781-840.
- (4) "Introduction générale à l'étude de la tradition celtique I  
(= *Celticum* 13), Rennes 1967.
- (5) "La Divination chez les Celtes" in *La Divination I*, Paris  
1968.
- (6) Françoise LE ROUX & Christian-J. GUYONVARG'H  
*La Civilisation celtique* (= *Celticum* 24), Rennes 1982.
- (7) *Les Druides* (= *Celticum* 14), Rennes 1978 (2. éd. revue  
et très augmentée; contient un glossaire qui se  
présente comme un dictionnaire de mythologie celtique).
- (8) Myles DILLON, Nora K. CHADWICK, Christian-J. GUYONVARG'H  
*Les croyances celtiques*, Paris 1974 (Comprend d'abondantes  
notes et un chapitre sur "La Gaule dans le monde cel-  
tique" par Ch.J.G. et Fr. LE ROUX).
- (9) A. & B. REES  
*Celtic Heritage. Ancient Tradition in Ireland and Wales*,  
London 1961.
- (10) Paul-Marie DUVAL  
*Les Dieux de la Gaule*, Paris 1976 (particulièrement pour  
l'archéologie gallo-romaine).
- (11) A. ROSS  
*Pagan Celtic Britain*, London 1974 (archéologie britannique).
- (12) Jean HAUDRY  
*Les Indo-européens*, "Que sais-je ?", Paris 1982.
2. Sources
- (13) J. ZWICKER  
*Fontes historiae religionis Celticae*, 3 vol., Berlin,  
Bonn, Röhrscheid 1934-1936.
- (14) E. COUGNY  
*Extraits des auteurs grecs concernant l'histoire et la  
géographie des Gaulles*, 6 vol., Paris 1883-1902.
- (15) P.-M. DUVAL  
*La Gaule jusqu'au milieu du V<sup>e</sup> siècle*, tome I des Sources  
de l'Histoire de France d'A. MOLINIER, 2 vol.,  
Paris 1971.
- (16) J. WHATMOUGH  
*The Dialects of Ancient Gaul*, Cambridge (Mass.) 1970.
- (17) A. HOLDER  
*Altceltischer Sprachschatz*, 3 vol., Leipzig 1896-1907,  
(Graz 1961-1962).
- (18) A. GRENIER  
*Annuel d'archéologie gallo-romaine*, 7 vol. Paris 1931-1960.
- (19) E. ESPÉRANDEU  
*Recueil général des bas-reliefs, statues et bustes de la  
Gaule romaine*, Paris 1907- .
3. Recueils de textes en traduction française, anglaise ou  
allemande

- H. d'ARBOIS DE JUBAINVILLE  
*Cours de littérature celtique*, 7 vol., Paris 1883-1902.
- (21) Ch.-J. GUYONVARG'H  
*Textes mythologiques islandais I* (= *Celticum* 11) Rennes  
1980..
- (22) W. STOKES & E. WINDISCH  
*Irish Texts*, 4 vol., Leipzig 1880-1909.
- (23) J. LOTH  
*Les Makinogion*, 2 vol. Paris 1913 (1 vol. Genève 1975).
- (24) Gwyn JONES & Thomas JONES  
*The Makinogion*, Everyman's Library No. 97, London 1949.
- (25) Rachel BROMWICH  
*Taiodd Unys Prydein*, Cardiff 1978.
- (26) Olier MORDREL  
*Les Hommes-Dieux*, Paris 1979 (Pour une première initia-  
tion).
4. Revues
- Revue celtique*, 51 vol. Paris 1870-1934.
- Etudes celtiques*, Paris 1936- .
- Zeitschrift für celtische Philologie*, Halle 1899- .
- Ériu*, Dublin 1904- .
- Celtica*, Dublin 1946- .
- Ogam-Tradition celtique*, Rennes 1951- .
- Celticum*, Rennes 1961- .
- Bulletin of the Board of Celtic Studies*, Cardiff 1921-



abYushael, Maripol, abLouzaouer, Manu Lannuhel.



## Pour une méritocratie tolérante

Le propre du mouvement breton, c'est sa diversité. Du trotskysme au fascisme, toutes les tendances politiques s'y retrouvent. Cette diversité fait sa richesse, mais est aussi à la base de son impuissance et de son incapacité flagrante à constituer une force susceptible de satisfaire les exigences légitimes du combat breton. On se souvient de la pitoyable "manifestation" réclamant le rattachement de Nantes à la "Bretagne" qui a dû, certainement, faire s'effondrer le ministre de l'Intérieur. De fait, si le gouvernement français s'avisait un jour d'entamer des discussions avec des représentants du mouvement breton, il serait bien en peine de trouver un interlocuteur.

Il manque donc au mouvement breton une structure, quelle qu'elle soit, qui puisse se targuer d'une certaine représentativité, sans être désavouée par ses compatriotes.

Or, cette structure existe en puissance. La Fraternité des Druides, Bardes et Vates de Bretagne est la seule association bretonne qui, jusqu'à maintenant, ait réussi à rassembler des gens de tendances divergentes, et surtout, à les maintenir unis durant de nombreuses années.

Deux données sont à l'origine de cet "exploit" : l'une, positive, est la tolérance politique dont font preuve, entre eux, les membres de cette association; l'autre, négative, est l'absence totale d'un corpus idéologique, quel qu'il soit, au sein de la *Goursez*. C'est pour cette raison que la Fraternité a le visage que nous lui connaissons actuellement. Celui d'une amicale dont les membres se retrouvent une fois l'an pour annoncer mollement le *Bro gozh* et banqueter autour d'une table bien garnie. Il est alors légitime, dans ces conditions, de remettre en cause l'utilité effective de la *Goursez*. Nous savons que point n'est besoin aux Bretons d'une structure quelconque pour boire un coup et pousser la chansonnette. Le moindre enterrement ou baptême y suffisent amplement.

Deux impératifs apparaissent alors à la Fraternité, si elle veut devenir cette structure représentative, ce *fen de lanca* du mouvement breton qu'elle prétend parfois vouloir être. D'une part, affirmer cette tolérance qui existe, de fait, au sein de la *Goursez*, de façon à ce que l'aspect *amicaliste* s'estompe au profit de l'image d'une réunion de gens à l'esprit ouvert. D'autre part, élaborer cette idéologie qui manque à la Fraternité, et au mouvement breton d'une manière générale.

Il s'agit donc, en premier lieu, d'ériger en règle la tolérance qui est pratiquée au sein de la *Goursez*. Il faut faire d'une situation de fait un acte de militantisme. En cela, la Fraternité peut adopter l'attitude du général "Al" Haig, face aux pacifistes allemands, à Bonn, il y a quelques mois : "Je ne suis pas d'accord avec ce que vous dites, mais je me battrais pour que vous ayez le droit de le dire". De même la *Goursez* se doit d'être ouverte à toutes les tendances du mouvement breton et de s'offrir comme une *instance supérieure*.

Cela ne signifie pas que la Fraternité doive accepter n'importe quoi, ni, surtout, n'importe qui. La tolérance ne peut se concevoir qu'entre gens comparables en ce qui concerne le combat breton.

Si la *Goursez* est ouverte, elle doit l'être à des gens de valeur, c'est-à-dire, pour ce qui nous concerne, à des gens qui font un travail effectif pour la Bretagne, quelle que soit l'orientation qu'ils ont choisie. Une *instance supérieure* ne peut rassembler des médiocres. Pour prendre un exemple, il est intolérable que des membres de la *Goursez* ne fassent aucun effort pour apprendre la langue bretonne. Sans exiger de tous les membres de la Fraternité le niveau de linguistes, il est légitime d'attendre un *effort* de leur part.

Affirmer une *tolérance militante*, ce n'est pas proclamer que tout vaut tout, que tous se valent : c'est simplement ne pas pratiquer de sectarisme et ne juger les gens que sur l'intensité, la valeur intrinsèque de leurs actes, dans l'optique du mouvement breton. C'est à partir de cette tolérance que la *Goursez* pourra continuer à amener à elle les gens les plus divers. De même, la mobilité interne des membres au sein de la Fraternité se fera sur la base d'une *méritocratie*, seule organisation hiérarchique qui se justifie et se légitime d'elle-même. Le second grand axe de travail qui se doit d'être choisi par la *Goursez* est l'élaboration d'un système de références. Ce système doit être non dogmatique. C'est ici qu'intervient le paganisme inhérent aux rites de la Fraternité. Ce paganisme ne peut être réduit aux seuls *l'idou*. Il se doit d'être à la base de la construction (ou de la reconstruction) de notre système de valeurs. Ainaï seront mis en avant le respect de la diversité, le refus du totalitarisme et du nivellement égalitaire des peuples et des individus. En cela, il convient de rejeter d'une manière totale tout relent de christianisme -- symbole par excellence d'intolérance dogmatique -- dans notre système de valeurs. Il est bien évident qu'il ne s'agit pas d'exclure les membres de la *Goursez* appartenant, dans le privé, à la secte de Jésus-Christ : la *Goursez* aura, à leur égard, l'attitude de tolérance dont nous parlions plus haut et les acceptera au même titre que les sectateurs de Mao Zedong. Simplement, qu'ils sachent que les règles de leur dieu unique, suant l'amour du prochain et la haine de l'infidèle, ne doivent en aucun cas empiéter sur le système de valeurs à adopter par la *Goursez*. Car chaque militant breton doit pouvoir se retrouver dans ces valeurs.

De fait, ce système ne doit pas être un "plus petit commun dénominateur", mais, un ensemble d'idées qui dépassent les antagonismes du "siècle".

En affichant une *tolérance militante*, en adoptant un système de valeurs basé sur la forme la plus noble de cette tolérance (le respect et l'affirmation des différences), système servant de référence et de tremplin à toute manifestation de l'*idée bretonne*, la *Goursez* pourra devenir cette *structure catatrice* qui manque tant au mouvement breton.

Plutôt que de s'offrir à ses membres que la seule perspective d'une *bonne bouffe*, la Fraternité pourra exiger d'eux un travail constructif, chacun dans son domaine.

On pourrait poser, à l'heure actuelle, à la plupart des membres de la Fraternité la question leit-motiv du *Crabe-Tambour* de Schoendoerffer : "QU'AS-TU FAIT DE TON TALENT ?"



apOulven

Me meñ ez gouzeozont pan duy dezo contaff,

Dan re brassaff affet, ez vezo caletaff :

Seul muy ho dignite, eulse a leaff,

Seul muy lech rac an cont, ho deues da spontaff.

Le Mirouer de la Mort 1091-94



## COMMUNISME ET ENRACINEMENT

Nous entendons très souvent, de nos jours, parler de "communisme", de "communauté", de "révolte". À y regarder de plus près, il semble que le communisme soit devenu une sorte d'auberge espagnole : chacun en donne sa propre définition. C'est normal. Dans le mot "communisme" on trouve "commun". Le communisme n'est-il pas simplement l'art de vivre avec ceux avec qui nous avons quelque chose en commun ? C'est-à-dire dans sa communauté ? Ne pourrions-nous pas dire qu'il y a autant de conceptions différentes du communisme qu'il y a d'hommes différents et donc, irrémédiablement, de communautés différentes d'hommes regroupés par affinités ou nécessité historique ? Ne pourrions-nous pas considérer que tout homme digne de ce nom est communiste, sous peine de retourner à l'état infra-animal ? Le mammifère de l'ordre des primates n'est-il pas devenu homme, à partir du moment où, autour du feu, il commence à vivre en communauté et, de ce fait, développe son intelligence et un langage articulé pour communiquer ? Face à toutes les élucubrations et abstractions idéologiques traitant du communisme, ne pourrions-nous pas dire, simplement, que le communisme est l'art de réaliser sa communauté, opposé à l'individualisme qui est l'art de réaliser son individualité ? Karl Marx s'est approprié avec un certain culot le monopole du mot au 19. siècle. Il a fait de sa théorie, de sa vision du monde et de l'homme, le communisme, donc l'homme et le monde à l'image de Herr Marx, comme avait d'ailleurs essayé de le faire Adoni Christ à une autre époque ! "Qui m'aime se suive, qui n'est pas avec moi est contre moi !"

Il devient banal actuellement de le déclarer, mais c'est, hélas, pourtant toujours utile... Ces deux frères jumeaux, bien qu'ennemis, comme leurs disciples nombreux qui adorent l'un ou l'autre alternativement sans contradiction fondamentale, ont, toujours ensemble, conjugué l'Homme au singulier. Ils ont toujours été dans le sens d'une humanité unique et uniforme, en considérant que ce qui est valable pour soi doit l'être nécessairement pour les autres. Tous les hommes étant créés à l'image d'un seul dieu, sont frères et égaux ! Aussi paradoxal que cela puisse paraître, la conception chrétienne ou marxienne du communisme n'est-elle pas, en fait, anticommuniste, puisque son mouvement, mouvement universaliste, tend à détruire les communautés, donc les hommes, en les nivelant ?

Depuis son élaboration, la Bible est la première à avoir lancé sur le marché de l'idéologie, comme une nouvelle marque de savonnette, un Homme, une Humanité, unique, créé à l'image d'un dieu unique. C'est là que la tendance à l'universalisme trouve ses fondements. Cette tendance a plié et neutralisé avec une efficacité remarquable beaucoup d'entre nous, et parmi les meilleurs, dans l'essav. Combien de Bretons belliqueux sont devenus inoffensifs et tranquilles, de braves Français moyens électeurs-consommateurs-téléspectateurs, une fois tombés dans le christianisme ou le marxisme, comme d'autres tombent aussi nombreux, dans le bourgeoisisme, l'alcoolisme ou le turfisme ?... La prise de conscience celtique, historique, culturelle, de ce qui caractérise notre communauté réelle et concrète, ne pouvant qu'engendrer tensions, conflits, luttes et agressions, il est extrêmement tentant de se laisser aller, de sombrer dans les drogues qui nous apportent la consolation et la paix d'un autre monde d'illusions, tranquilisants ; un monde déconnectant, un monde d'abstractions où l'homme-humanité, l'homme abstrait, l'homme informel, sans personnalité, est roi. Ces drogues idéologiques nous sont distribuées massivement par les structures françaises actuelles pour nous pacifier. Ainsi, des centaines d'imbéciles abusés, quelle que soit leur tendance politique, deviennent de braves patriotes français. Tout en croyant être dans le mouvement breton ! Ils défendent des idéologies

françaises en prenant la défense de la communauté bretonne résiduelle, communauté déracinée et aliénée, francisée depuis longtemps déjà. Malgré eux, ils deviennent des provincialistes et trahissent l'essav, seule communauté celtique enracinée historiquement et productrice d'histoire bretonne.

Toute communauté humaine possède un capital biologique et économique. Mais pour vivre historiquement, elle a besoin d'un capital historique et de luttes, luttes de classes ou autres, puisque, surtout dans notre pensée, la vie est un combat. Pour être des personnes, les membres d'*Homo sapiens* doivent prendre une forme dans une mise en forme collective, propre à leur groupe, pour qu'ils en connaissent les limites réelles et palpables. C'est leur clan, leur communauté d'appartenance. Ils doivent dépendre d'un système cohérent de références pour s'appartenir à eux-mêmes. Il n'y a de communautés vivantes que celles qui produisent de la culture et de l'histoire, à partir de leur propre capital historique et culturel, en tant que corps social, d'une manière organique, comme tout corps, avec les organes différents qui le composent, opposés et complémentaires. L'homme n'est pas qu'un être naturel. C'est un être culturel. Il n'y a rien de plus inhumain que la matière ou le retour à la "nature" qui ramène les hommes à l'état machinal ou infra-animal. Les hommes relèvent d'un état social avec toutes leurs diversités et différences qui font leurs richesses. Tant pis pour les vétérinaires et les commerçants, tant mieux pour les sociologues ! Plus un homme est cultivé, à une conscience historique et culturelle, plus il devient une personne, un des éléments constitutifs d'une communauté formant un peuple.

Depuis un certain temps, le capitalisme, pour des raisons de marché, tend à unifier le monde, à massifier, à uniformiser, à l'aide des idéologies universalistes et de leurs serviteurs. Nous l'avons dit : la Bible fut la première à imaginer un homme-humanité unique, abstrait, qui n'a encore jamais été vu jusqu'à présent. Ce parti-pris d'unité absolue voudrait que nous descendissions tous d'un même couple, modèle de l'unité d'une race humaine... Ce qui est de plus en plus difficile à avaler de nos jours...



Que ça plaise ou que ça déplaise à certains ne change absolument rien au problème. La Bretagne fait partie du continent européen. C'est une réalité concrète. C'est cette réalité qui nous intéresse, puisque notre démarche a, entre autres buts, de laisser aux professionnels des "salons où on cause" les concepts abstraits démobiliants. Cette situation géographique a favorisé une situation historique qui, j'espère, ne sera pas remise en question. Dans l'antiquité européenne, il n'y a pas d'homme en soi. Il n'y a que des Romains, des Grecs, des Germains, des Anglais, des Saxons, des Bretons, &c., avec toutes leurs subdivisions de communautés spécifiques, de tribus, de clans... Nous pensons que ces Païens avaient raison. Leur mentalité, leur mode de pensée, leur vue-du-monde, est fondamentalement attaché, tout d'abord, à tout ce qui est distinctif, à ce qui est propre et spécifique à l'individu et à sa communauté. Ce qui est important, c'est, avant tout, ce qui est clair et bien défini, c'est le groupe précis et bien enraciné qui identifie l'individu par rapport à des critères exclusifs, ce qui en fait une personne, c'est-à-dire un individu mis en forme de par son appartenance à un groupe humain, à une culture enracinée dans une histoire particulière. Dans la pensée païenne, tout homme est porteur des caractères du tout.

C'est pourquoi ce qui est commun aux autres hommes, aux membres du groupe, est reconnu. Ce qui est global et collectif a une grande importance, puisque l'homme doit ressembler à un groupe pour s'identifier, et se singulariser à l'intérieur du groupe, pour se personnaliser. Ce qui est commun à tous les individus d'*Homo sapiens* peut être reconnu, mais comme étant tout à fait *secondaire*. C'est là que nous voyons, nous gens de l'*essav* enracinés dans notre histoire et possédant, suite logique de notre prise de conscience historique, notre culture personnalisée, notre celtio-paganisme. C'est là que nous constatons notre tendance au celtio-paganisme polythéiste et son opposition fondamentale au judéo-christianisme monothéiste. Ce sont deux mouvements de pensée opposés l'un à l'autre et qui se croisent. L'un tend à particulariser dans la variété et le respect de vérités diverses, dans une vue du monde hétérogène avec ses contradictions, ses divergences, dissemblances, désaccords, oppositions entre les individus et les peuples, à l'image des anciens dieux rivaux entre eux et à l'image des hommes disparates, inégaux et en désaccord. Le paganisme ne serait-il pas au christianisme ce que l'anarchisme est au marxisme dans le monde industriel ? Dans tous ces mouvements, nous retrouvons les mêmes valeurs, mais elle n'ont pas la même importance. Chez les uns, c'est ce qui est général qui est secondaire, chez les autres, ce qui est particulier. N'assistons-nous pas aussi souvent à des ententes marxo-chrétiennes qu'à des rencontres anarcho-païennes ? Un mouvement entraîne une vision conflictuelle du vivant, c'est-à-dire l'*histoire*. L'autre tend à universaliser dans l'uniformité et l'irrespect des vérités diverses (sensées être des erreurs) au profit d'une vérité unique et abstraite, provenant d'un dieu unique et invisible, vivant dans un arrière-monde non moins invisible. Il valorise la conception de l'homme unique, abstrait et déséquilibré, puisque désincarné, désidentifié, dépersonnalisé, qui finit, comme aux U.S.A., sur le divan du psychanalyste... C'est le parti du conformisme, du nivellement, de l'identité, de la massification, de l'unification monotone, la destruction des communautés, donc des communismes, la standardisation universelle, le *melting pot*, dans une vue du monde homogène, apaisante et quiète, un monde de paix et de repos, *la fin de l'histoire* qui n'était qu'une période de désordre, de tempêtes, de mouvements perturbateurs, de fureurs, de violences et de luttes de classes, d'excitations inutiles. L'humanité unique doit vivre dans la paix, la quiétude et la sécurité, dans la neutralité et la douceur, dans le silence et la béatitude du jardin d'Eden où vivait ce bon sauvage de communiste primitif nommé Adam ! C'est la conception biologique, zoologique, judaïque, de l'homme planétaire; simple tube digestif, simple producteur-consommateur-reproducteur-électeur-télé-spectateur sans histoire, puisque sans passé ni avenir, l'homme naturel, c'est-à-dire l'animal.

C'est ce qu'ont tendance à réaliser les Américains et leurs disciples en Europe, à travers leur socialisme biblique, leur constitution fondée sur la Bible, leur nouveau-monde arrière-monde républicain universelle, la fin de l'histoire, la lutte finale, la fin du monde, la dernière révolution, l'"Armageddon", la délivrance de tous les problèmes qui font l'histoire. Ils tendent vers le néant, l'homme universel, abstrait. D'une part, ils cherchent à réaliser l'idéal chrétien repris par Marx, d'autre part, ils se heurtent à des centaines de foyers de résistance dans le monde qu'ils envahissent. Même chez eux ils sont portés à reconstituer les communautés d'origine : quartiers chinois, irlandais, italiens, noirs, porto-ricains, &c. Le seul moment où ils semblent logiques avec eux-mêmes, c'est quand ils s'affirment "anti-communistes".



L'homme universel n'existe pas. Il n'existe que des hommes; des hommes différents enracinés dans des communautés différentes.

Surtout pour nous dans l'*essav*, un mouvement qui est né d'une réaction contre le nivellement et l'assimilation, pour défendre ce à quoi nous nous identifions, qui nous équilibre et nous singularise. Il suffit de penser au vieux réflexe encore assez vivant chez tous les "Bretons de comptoirs" qui, bien avant de prendre un verre ensemble, auront échangé la célèbre phrase : *Eus pelec'h emacout-te ?* pour comprendre que le sentiment d'appartenance à un lieu précis est fondamental pour être quelqu'un, une personne et non pas un numéro de sécurité sociale. Le tout bête *eus pelec'h emacout-te ?* de tout Breton non standardisé pourrait bien résumer les quelques restes de pensée celtio-païenne qui survivent péniblement dans le département 29... Finalement, le Breton existe-t-il ? Une des raisons de l'échec du mouvement breton ne viendrait-elle pas du fait que ce mouvement a pris une abstraction comme référence ? Ce qui existe, ne serait-ce pas, en fait, que des Bigoudens, des Léonards, des Pohoërois, &c. ?

Pour que l'homme universel existe, il faudrait une référence commune, spécifiquement humaine, qui pourrait classer les hommes d'après un modèle, les conjuguer, comme on conjugue les verbes d'après leur infinitif ! Cette référence serait obligatoirement culturelle et non pas naturelle. Ce qui singularise l'homme parmi les autres animaux, c'est sa capacité d'organiser ce qui est vivant, d'être communiste, d'articuler des communautés, de créer des cultures. Il n'y a jamais eu de culture humaine unique. Le mouvement qui s'efforce d'aller dans ce sens ne fait que produire une civilisation, du résidu, comme les U.S.A. Singulièrement, ils se rapprochent de la barbarie, ils sont décadents en voulant unifier.

Il ne peut exister que des communautés, des communismes, des cultures, par ce que la culture nécessite la diversité, l'identité, les qualités des hommes comme êtres historiques et culturels. Ce qui existe, c'est l'unité biologique de l'espèce humaine. L'"humanité", c'est l'espèce humaine; c'est une référence strictement biologique et naturelle. C'est la possibilité qu'a un Bambara de l'ouest africain de se reproduire avec un Esquimau ! Considérer que tous les hommes sont membres d'une espèce humaine unique et que ce fait biologique doit avoir des conséquences morales et politiques, ramène la culture à la nature et l'histoire à la biologie. C'est ce que fait le mythe biblique, c'est ce qu'ont essayé de faire les nazis -- qui étaient d'origine catholique par leur chef -- dans leur principe d'unicité (*ein Volk, ein Reich, ein Christus* !).



Il reste toujours une part d'influence naturelle dans l'être culturel qu'est l'homme. L'instinct sexuel ou territorial par exemple. Nous sommes tous prêts, généralement, à défendre notre chambre, notre maison, notre quartier, notre communauté, ceux avec lesquels nous partageons un héritage historico-culturel. Cette réaction défensive n'est pas un choix politique, c'est une lutte pour la survie, un impératif vital. L'homme, animal social, s'identifie et s'entend instinctivement, se regroupe, avec ceux qui lui ressemblent.

La vie de la personne se trouve dans l'équilibre, entre la conscience de son appartenance à un groupe et sa personnalité à l'intérieur de ce groupe. De la même manière, la vie de la communauté se fonde sur la conscience de son appartenance à un lieu précis et à un ensemble plus général, mais à condition qu'elle soit absolument sûre de ses racines et de son identité. En dehors de cet équilibre, se manifestent des tendances suicidaires de personnes ou de groupes entiers. Contraints par un modèle unique, ils ne peuvent plus s'imposer; trop hétérogènes, ils sont désagrégés.



Lorsqu'un homme ou un groupe est coupé de ses origines, de ses racines, qu'il mène une survie dans laquelle il ne se reconnaît pas, dans une société qu'il n'a pas créée et qu'il ne comprend pas, pour des buts qui lui échappent, qu'il ne reconnaît pas son héritage dans ce qu'il produit, parmi l'abrutissement général, lorsqu'il est étranger chez lui et à lui-même, il est aliéné. C'est un malade mental massifié qui a perdu sa personnalité; c'est un instable masochiste et suicidaire qui hésite toujours entre ce qu'il ressent confusément comme lui étant propre et ce qu'on lui impose. On retrouve ce déchirement chez tous les colonisés. Le colonisé-aliéné-déraciné devient suicidaire en rejetant spontanément une existence dans laquelle il ne se reconnaît pas. Il se laisse aller dans la recherche d'un "autre-monde" consolateur qu'il trouvera dans l'alcoolisme, le christianisme, le marxisme et autres drogues l'écartant du monde du réel, pour tenter de trouver un monde de paix, sans colonisateurs, sans conflits, sans classes, problèmes ni contradictions.

C'est le cas des communautés de Bretagne. Elles nous intéressent tout particulièrement pour avoir produit l'*emsav* à partir de ce qu'il leur restait de celtique, l'*emsav*, mouvement auquel nous nous rattachons et dans lequel nous nous enracinons historiquement. Mais la Bretagne présente aussi un autre intérêt aujourd'hui. Elle apparaît comme un résumé de l'Europe entière de par sa diversité paléenne étouffée et sa situation actuelle qui est aliénation, sortie de l'histoire, acculturation, déracinement sur place. L'Europe entière est sortie de l'histoire depuis quelques années. Elle est colonisée à l'ouest par la décadence marchande, à l'est par la machine bureaucratique, par les deux blocs antagonistes qu'elle a produit elle-même. Ces deux contradictions qu'elle devra dépasser par sa révolution, par l'instauration de son communisme propre. Il sera réenracinement, renaissance de toutes ses communautés, de toutes ses ethnies, de tous les cadres, les plus particularisés possibles, nécessaires à l'affirmation de soi, à l'identité, au réenracinement, à la désaliénation; renaissance des réalités multiples, paléennes et concrètes; refus des abstractions; renaissance non pas des nations artificielles, mais des ethnies charnelles. Ces ethnies ne sont pas un but en elles-mêmes; elles permettent simplement l'identification et l'équilibre mental. Une personne ou une communauté qui prend conscience d'elle-même retrouve sa personnalité, son authenticité, ses traits distinctifs et ses affinités. La révolution culturelle nécessaire à l'Europe pour se libérer n'a-t-elle pas commencé dans cette "Bretagne-résumé-de-l'Europe" au siècle dernier ? L'*emsav* et sa langue, l'*emsaveg*, ne seraient-ils pas l'embryon de ce mouvement ? Pour dépasser le cadre étroit du nationalisme breton, l'*emsav* ne doit-il pas s'implanter à Paris et ailleurs ? N'aurait-il pas plus de succès en Bretagne, dans une population habituée depuis des générations à ne prendre en considération que ce qui lui est proposé de l'extérieur ?

Nous pouvons montrer à l'Europe que nous possédons une tradition, cadre de toute production culturelle. (En ce qui concerne la *Goursez*, la tradition n'étant pas le passé mais le présent, ce qui est permanent, par delà le passé et l'avenir, ce n'est pas plus parler le breton et porter le costume druidique du 19. siècle que parler le bretonique et porter le costume druidique d'avant l'ère ! C'est parler le breton et porter un costume druidique de 1983 !...)



L'Europe est détruite actuellement par les idéologies niveleuses et uniformisantes qui produisent des malades mentaux en s'opposant par principe aux notions de différence et d'authenticité qui produisent l'équilibre. Politiquement, théoriquement, géographiquement, l'équilibre c'est ici, chez nous, en Europe. L'Europe a produit le

capitalisme sous ses deux formes connues; elle est coincée entre ces deux formes opposées : marxisme soviétique / démocratisme américain. La révolution se fera ici, nécessairement, puisqu'elle est le dépassement de ces deux formes qui nous colonisent et nous divisent comme le reste du monde. L'Europe, troisième dimension, dépassement du manichéisme et du dualisme Est/Ouest, de l'opposition entre un monde dit libre et un monde dit communiste. L'Europe colonisée et aliénée, comme la Bretagne, reste le centre du monde. N'est-ce pas elles qui, en se libérant, créeront les structures de l'avenir ?

Nous possédons toujours le matériau pour créer, l'affirmation des nous, le particulier contre le général, la culture et la qualité contre la civilisation et la quantité. L'Europe des cultures peut individualiser, différencier, enrichir, contre le capitalisme qui ne fait qu'universaliser, massifier, appauvrir le monde.

L'Europe et la Bretagne, parce qu'elles ont une tradition gigantesque, ont les fondations pour construire un avenir certain issu d'une révolution qui sera la renaissance de toutes leurs communautés. Cette révolution s'appellera *communisme et enracinement*.



## abLouzaouer

-1-

Il faut en finir avec le racisme intolérable de nombreux militants de gauche ou de droite, qui persistent à défendre une "bretonnitude" dans le cadre de la société française. Selon eux, il existerait une spécificité bretonne en dehors de toute réappropriation culturelle et historique. Leur référence est donc naturelle et biologique. Il existerait une espèce de "Breton pur celte" comme il existe du "sauvageon pur porc"... C'est ce que nous appelons les "provincialistes"

-2- Nous entendons par "*emsaveg*" la langue de l'*emsav*; le breton moderne né des dialectes agonisants depuis un siècle. Grâce aux derniers travaux des revues *EMSAV* et *PREDER* cette langue est parvenue au niveau minimal requis pour une entrée dans le réseau des foyers de création intellectuelle, artistique et scientifique du monde actuel.



Les Bardes Youenn Gwernig, abAran, abLouzaouer, Ar Hebedour, Gweltaz

## La GOURSEZ année zéro

Ces quelques lignes n'ont pas d'autre prétention que de fixer par écrit les réflexions que m'inspire cette vénérable association qu'est la *Goursez*, association qui se trouve, de même que l'ensemble de l'*Essav*, à un moment crucial de sa déjà longue existence. En effet, pour la *Goursez*, est arrivé l'instant d'un choix : évoluer et reprendre un nouvel élan grâce à l'afflux de sang nouveau de ces dernières années, ou continuer jusqu'à la disparition totale de sa médiocre existence d'attraction folklorique pour fêtes de patronage. Ces réflexions seront suivies de quelques propositions concrètes qui, jointes à celles des autres membres du cercle *Naksen Wiedig*, pourront déboucher sur une refonte de la *Goursez* et lui permettre de redevenir ce qu'elle n'aurait jamais dû cesser d'être : un groupe de travail et de réflexion sur le celtisme et la pensée européenne.

Il n'est pas possible de parler de la *Goursez* sans définir et analyser l'*Essav* dont elle est, par définition, partie intégrante.

Tout d'abord, qu'est-ce que l'*Essav* ? Il s'agit de l'ensemble des individus et des groupements philosophiques, culturels, politiques ou activistes qui, depuis le début du 20<sup>e</sup> siècle ont pris conscience de leur existence en tant que Bretons, et cela, au delà de toute option politique, philosophique ou religieuse. D'ailleurs, cette volonté de se définir en tant que membre d'un groupe humain distinct ne peut aboutir finalement qu'au refus de toutes les idéologies réductrices issues, tels que le capitalisme et son frère ennemi le marxisme, de l'utopie judéo-chrétienne. Quoi de plus contradictoire que de se vouloir rattaché par des liens organiques au destin d'une communauté vivante, face au Monde Gris, uniquement formé d'individus isolés, que rien ne relie ou ne définit que leur rôle d'éléments de production ?

C'est en cela que la *Goursez* a sa vocation, en tâchant de proposer à la Celtie, à l'Europe (au Monde ?) une nouvelle *Weltanschauung* issue de tout son héritage celtique pré-chrétien.

Au moment où le mythe de l'Empire français atteignait son apogée, au temps où "tout homme avait deux patries, la France et la sienne", au temps où d'illuminés se découvraient Bretons et fondaient la *Gorsedd des Druides* puis l'*Union Régionaliste Bretonne*... Oh ! rien de bien méchant dans tout cela. On évoquait timidement une éventuelle région-Bretagne entre la poire et le fromage, on portait des bragou-bras le dimanche et on parlait avec des sanglots dans la voix de la "Vieille Langue de nos Pères". Ridicules et un peu attendrissants, ces respectables binoculaires barbus en costume glazik ! Puis, les tueries de 1914 et le bouillonnement d'idées qui s'ensuivit au niveau mondial, firent se lever une nouvelle moisson d'hommes plus durs, plus lucides, qui, tirant les leçons de leur époque, surent élaborer une pensée bretonne de portée universelle. C'est à cette époque que le breton, grâce à Malmanche, Vallée, Mordiern, Mordrel, Hemon, ... passa du stade de patois provincial à celui de langue à part entière.

Si l'on parle, écrit et pense (?) encore en breton, c'est grâce à cette fantastique éclosion culturelle qui dota la Bretagne d'une authentique littérature. Il n'y avait rien eu d'écrit en breton avant eux si ce n'est quelques textes édifiants de curés racoleurs et une poignée d'insignifiantes saynètes pour patronage. Ces hardis novateurs furent tout à la fois, philosophes, poètes, romanciers, dramaturges, grammairiens, économistes, polémistes... dans leur enthousiasme et leur désir de sortir de l'alternative crêpes-dentelle et chapeaux ronds.

Puis vint la guerre. Le poteau ou l'exil pour les meilleurs des Bretons et cette foutue "épuration" dont la Bretagne ne s'est

jamais relevée. La "culture" s'est réfugiée dans les cercles celtiques, on a pris comme Bretagne de référence la Bretagne asservie, décadente, schisophrène, du 19<sup>e</sup> siècle, renfermée sur ses complexes et ses curés. Ah ! les calvaires moussus, les chapelles en ruines et les "vrais" Bretons illettrés et en sabots merdeux ! L'après-guerre a encore produit des créateurs du breton. Abanna, Y. Olier, G. Pennaod, R. Huon, P. Denez... sont les brillantes exceptions qui confirment le désert culturel de la Bretagne contemporaine. L'*Essav* dit "politique" n'a su, à aucun moment, retrouver le souffle créatif de l'entre-deux-guerres et passe son temps à tâcher de refaire *Breiz Atao* avec cinquante ans de retard. Par un manque de confiance en soi atavique, les "breizous" passent leur temps d'un groupuscule à l'autre à essayer de calquer les clivages politiques français avec toutes leurs nuances subtiles. Aucun projet politique original, sinon remplacer Paris par Rennes, le *Triliv* par le *Gwenn-ha-Du* et mettre des bragou bras aux matons. Beurk !!

Et la *Goursez* dans tout cela ? Rien, inexistante, sinon comme sujet de grosse rigolade ! Même les individus les mieux disposés a priori envers les buts initiaux de cette vénérable société n'en retiennent que les clowneries, les défilés en sacs à patates, les menhirs en polystyrène... Mais, d'ailleurs, y a-t-il autre chose dans la *Goursez* ?

Cela m'amène directement à aborder la question de départ : comment redonner vie au Mouvement druidique et lui faire reprendre son rôle culturel ?

Un premier point me semble primordial : que personne ne puisse être reçu druide s'il n'a pas une connaissance parfaite de la langue bretonne. J'ai l'impression d'enfoncer une porte ouverte, mais les faits prouvent que cette condition est loin d'être remplie. La *Goursez* n'est pas là pour faire du social et l'honneur d'en faire partie doit se mériter et ce, au-delà des copinages et des camaraderies de comptoir !

Deuxième point d'une importance énorme : rompons avec le mauvais folklore et essayons de démentir cette déplorable réputation de mascarade qui s'attache à notre confrérie. Il s'agit, comme je l'ai déjà écrit plus haut, d'un cercle vicieux. La *Goursez* s'éteint doucement faute de remplir son rôle de rencontre et de diffusion du celtisme, mais les gens susceptibles d'y entrer et de la faire progresser sont rebutés par l'aspect clownesque et "pas sérieux". Ont-ils vraiment tort ? Que produit la *Goursez* à notre époque sinon un peu d'animation pour banquets du Touring Club ?...

Je suis en parfait accord avec le texte qu'Ablozouguer a diffusé avant le congrès de Combourg (1982) et, comme lui, je ressens le besoin de libérer la *Goursez* d'une tradition-bidon. Et d'abord, cessons de nous donner en spectacle ! Que les congrès soient connus du public par les réalisations concrètes et sérieuses qui en résultent. Bien sûr, l'aspect symbolique et mystique du druidisme ne doit pas être gommé pour autant, mais nos cérémonies à caractère rituel n'ont pas besoin d'avoir de spectateurs à tout prix. Il n'est pas question de se transformer en secte ni en société secrète, mais je ne vois pas l'intérêt d'une publicité de mauvais aloi qui n'a servi jusqu'à maintenant qu'à renforcer une détestable image de marque du druidisme. Alors, de grâce, plus de défilé dans les rues avec télévision, fanfare et majorettes ! D'abord, qu'est-ce que c'est que cette sacro-sainte "tradition" dont on nous rebat les oreilles ? Qu'on cesse donc de nous présenter la *Goursez* comme un dogme sacré et intouchable dont la moindre modification constituerait un sacrilège. Soyons conscients que le druidisme (en Bretagne et ailleurs) n'est pas le résultat d'une longue filiation ininterrompue depuis le temps des Commentaires de César. C'est le fruit de l'effort

conscient et volontaire d'une poignée d'intellectuels de la fin du 19<sup>e</sup> siècle pour se rattacher à une tradition perdue depuis des siècles et dont il ne reste *rien*, si ce n'est ce que nous voulons bien en imaginer. Alors, si la suite est obligatoire, pourquoi pas le corps peint en bleu, traditionnel aussi, selon Tacite ?

Troisième proposition. Pour arriver à redonner vie à la *Goursez*, il est indispensable de mettre au point des relations plus fréquentes et plus constructives entre ses membres. Une réunion par an ne rime à rien et on peut imaginer un certain nombre de solutions pour resserrer les liens entre les druides : on peut envisager des journées d'études sur un thème déterminé, des conférences, des débats, des célébrations rituelles (solstices, Samsin, etc.).

Ah ! Au fait ! Un point de détail qui a son importance : toujours organiser le banquet *après* la partie travail !

Pourquoi ne pas envisager la création d'une bibliothèque ? Avec une gestion sérieuse, ce peut être une initiative positive.

Quatrième proposition. Je pense (et ne suis pas le seul) qu'on pourrait repenser les structures mêmes de la *Goursez*. Le pouvoir devrait appartenir au *Poellgor* et le Grand Druides devrait avoir un rôle principalement honorifique. Ce problème de restructuration mérite d'être approfondi afin d'obtenir l'efficacité maximale.



Cinquième proposition. La *Goursez* a un organe de presse et de liaison, *An Tribann*, qui, dans sa forme actuelle, tient bien plus du bulletin paroissial de Plouvévé que de la revue d'une vénérable société de pensée ! On peut envisager, sous l'impulsion d'un comité de rédaction dynamique, d'abord une parution plus régulière, trimestrielle puis bimensuelle. Cette revue, en breton ou éventuellement bilingue, serait ouverte à tous ceux (druides ou disciples) qui peuvent contribuer d'une façon ou d'une autre à l'élaboration et à la diffusion d'une pensée celtique. Je suis bien sûr conscient des problèmes techniques et financiers que pose la gestion d'un journal, mais le but initial serait de rétablir une parution régulière (serait-ce de 2 ou 3 pages) de façon à occuper le terrain et à redonner confiance à tous ceux qui peuvent être intéressés par notre démarche.

En conclusion, qu'il soit bien clair qu'il n'est pas dans mes intentions de vouloir faire de la *Goursez* le n-lème sous-groupe breton. Je veux que le Collège des Druides retrouve son rôle dynamique de rassembleur d'énergies, dans le but de redécouvrir et de faire connaître notre héritage celtique. Nous nous voulons un groupe de gens "en recherche" et non un aimable club costumé pour notables de sous-préfecture.

Nous sommes tous conscients, d'ailleurs, qu'il ne peut y avoir aucun pouvoir politique durable s'il n'y a, auparavant, une prise du pouvoir culturel.

**Ar Rebedour**

## LA LANGUE HONGROISE

SON HISTOIRE ET CELLE DU PEUPLE HONGROIS

Le hongrois fait partie du groupe finno-ougrien qui, lui-même, se rattache à l'ensemble des langues ouralo-altaïques. C'est une langue dont l'orthographe est phonologique; l'accent tonique se situe sur la première syllabe du mot. Elle est dite "agglutinante" puisque le substantif reçoit des affixes pour en préciser la fonction grammaticale. Ainsi : "dans ma chambre" se dira *szobámba*, avec *szoba* "chambre", *a* "à moi", *ba* "dans". Dans les mots composés se pratique "l'harmonie vocalique", c'est-à-dire qu'on tend à rassembler des voyelles de même timbre : *hótsakaró* "couverture de neige" (*a* (*a*)), mais *közelben* "à proximité" (*e* (*e*)).

Au couronnement d'Etienne I, en l'an 1000 de notre ère, la nation hongroise était constituée. Son peuple parlait une langue originaire des régions septentrionales de l'Europe. Mais s'y étaient déjà mêlés des substrats des langues des peuples antérieurs : Celtes, Illyriens et aussi Romains qui occupèrent cette région qu'ils appelaient Pannonie (1<sup>er</sup> siècle). Ensuite vinrent Slaves et Avars. Les Francs l'envahirent au 9<sup>e</sup> siècle.

Depuis l'avènement d'Etienne I et jusqu'au début du 13<sup>e</sup> s., l'on n'a connaissance d'aucun écrit en langue hongroise; seul le latin était alors utilisé. Le premier ouvrage connu dans la langue nationale fut une oraison funèbre (1228), traduite du latin. Au 14<sup>e</sup> s., sous le règne de Louis I d'Anjou (1342-1382), pas de progrès. Mais au début du 15<sup>e</sup> s. apparaît la première Bible écrite en hongrois. Vers 1472, avec Andréas Hess, naît l'imprimerie en Hongrie, seulement pour les chroniques en latin. Au 16<sup>e</sup> s., la nation hongroise perd son indépendance à la défaite de Mohacs, contre les Turcs (1526). Le pays est occupé, seules une partie du Centre et la Transylvanie garderont leur liberté.

Réforme calviniste. Sous le règne d'Etienne Bathory (1566-1629) se développe dans les bourgs une civilisation de langue hongroise : Gaspar Karoli traduit la Bible en langue littéraire. En 1639, Tolnai Dali réclame l'introduction de la langue nationale dans l'enseignement public. En 1654, Janos Apaczai Csere publie l'Encyclopédie hongroise. En 1660, la Transylvanie est occupée par les Turcs. 1670, fermeture des écoles calvinistes (contre-réforme des Jésuites). Malgré tout, la Transylvanie reste le refuge culturel hongrois.

1699. Défaite des Turcs qui sont chassés de Hongrie. Traité de Carlowitz. Les Habsbourg sont maîtres de la Hongrie. (1703-1711) Première révolte, guerre d'indépendance, défaite de François II Rakoczy. Prédominance de l'allemand, époque de Marie-Thérèse (1740-1780). Mais beaucoup d'écrivains doués continuent à publier en hongrois (György Bestenyei). En 1777, Molnar enseigne la physique dans cette même langue. En 1820 apparaît la réforme linguistique pour une langue littéraire hongroise unique. 1837, publication de journaux et ouverture du Théâtre National en hongrois. Celui-ci est rendu langue officielle à la Diète de 1844. En 1848, soulèvement du peuple hongrois dirigé par Kossuth Lajos. Cette révolte est réprimée (1849). Naissance en 1867 de la Double Monarchie; dès ce moment, la langue nationale est définitivement affirmée et elle le restera jusqu'à nos jours malgré toutes les difficultés que traversera cette nation.

**Yann ROUZIG**



